

JEUNES JOURNALISTES – L'HEURE DU DOUTE

Enquête

Jean-Marie CHARON

Septembre 2023

SOMMAIRE

Introduction	3
Diversité des profils.	6
Parcours de formation pluriels.	10
Motivés.	18
Plutôt long que chaud.	22
De la précarité subie... au graal du CDI.	26
« Les chefs » et la verticalité de la chaîne hiérarchique.	31
Vivre en rédaction.	36
Discriminé.e.s	41
Jusqu'à en être malade.	47
Pige choisie et collectifs.	51
Difficile de se projeter.	55
Ceux qui s'en vont.	57
Conclusion : le doute.	62
Annexes.	65

Introduction.

40% des détenteurs d'une première carte de presse ont quitté la profession au bout de sept ans. Toujours le même afflux de candidats à l'entrée en école de journalisme. Tel est le paradoxe qui est à l'origine d'une enquête sur les jeunes journalistes : qui sont-ils ? Quelles sont leurs motivations ? Quel a été leur itinéraire pour y parvenir ? Quelle est leur expérience aux termes de ces toutes premières années ? Comment se projettent vers un futur plus ou moins proche ? Ce livre est une enquête. L'ambition est de rester au plus près des récits. Des thèmes convergent, mais aussi des sujets de débats. Les points de vue seront restitués au plus près de la manière dont ils sont abordés. Il ne s'agit pas d'une thèse sur la crise du journalisme. L'idée est celle d'une contribution à la compréhension de l'évolution d'une profession, et de fait, aux questions qui se posent aujourd'hui dans l'information et au système de production de celle-ci.

Comment appréhender les récits de ceux qui entrent dans la profession ? Dans l'expérience des jeunes journalistes, deux facteurs propres à la période se combinent. Le premier est celui d'une génération particulière, avec ses caractéristiques propres, qui sous-tendent le vécu et les représentations de chacun, tout au long des entretiens. Ce ne sera pas le registre privilégié de cette recherche, qui devra être mise en perspective avec les travaux conduits sur les jeunes, aujourd'hui. Le second facteur est celui qui a trait au système d'information, aux médias et à la mutation profonde qu'ils connaissent.

Dans le contexte de la mutation profonde des médias.

Cette enquête intervient à un moment précis pour les médias, celui d'une mutation dont les effets s'approfondissent, avec des effets puissants sur leur économie et leur organisation. Les modèles économiques des anciens médias s'effondrent. La presse écrite est la plus touchée ayant perdu plus du tiers de ses revenus sur une quinzaine d'années. Les nouveaux médias nés du numérique, sont des acteurs économiques encore modestes, pour la plupart. Le numérique a vu par ailleurs émerger de nouveaux intervenants, extrêmement puissants et concentrés, à commencer par ce qu'il est habituel qualifier de plateformes. Celles-ci se sont imposées comme intermédiaires entre les rédactions et leurs publics. C'est elles qui reconfigurent l'économie du secteur, tout en ayant une influence significative sur les manières dont le public s'informe.

Moins de journalistes.

L'effet est puissant sur les moyens dont disposent les rédactions. Il se traduit par une diminution du nombre de journalistes. En France, les effectifs de la profession ont culminé en 2009. Ils ont diminué depuis, de 10%. Or cela intervient à un moment où chaque entreprise de média se voit dans l'obligation de proposer l'information sur l'ensemble des supports disponibles, dans des formats diversifiés. Les organisations se sont restructurées souvent brutalement, générant des tensions profondes, ponctuées de plans sociaux, de départs imposés ou volontaires de la profession. C'est dire que les jeunes journalistes expérimentent des conditions et des organisations de travail que leurs aînés n'ont pas eu à connaître.

[Encadré] Les détenteurs de cartes de presse en 2023.

Nombre de cartes de presse de journalistes en activité : 33 626

Femmes journalistes : 48%

Situation précaire : 28,9%

Nouvelles cartes : 1950 soit 5,8%

Journaliste 30 ans et moins : 4889 soit 13%

Précaires de 30 ans et moins : 66%

Source : CCIPJ 2023.

Le doute, auquel fait référence le titre du livre n'était pas une hypothèse de départ. Il s'est imposé dans l'enquête. Il s'insinue bien souvent dès le moment où les futurs journalistes ont fait le choix de cette profession. Il se retrouve à chaque étape de leur parcours et dans l'essentiel de leurs propos. Il porte sur le devenir même des médias, sur l'information, sur leur rôle, sur le rapport que le public entretient avec la profession. Le doute est surtout très personnel, qu'il s'agisse du contenu de leur activité et du sens donner à celle-ci.

Ce livre est une invitation à un cheminement, une conversation, au côté de la centaine de jeunes femmes et jeunes hommes qui ont accepté de longuement partager leurs expériences, leurs espoirs, leurs joies, mais aussi leurs interrogations, pour certains, leurs désillusions et leur souffrance. Au départ il fallait dire qui ils sont, avant d'évoquer leur formation. Viennent ensuite leurs motivations et les formes d'information qu'ils privilégient. Intervient-là le constat du décalage avec ce qu'ils vont témoigner concernant la précarité, le

rapport à la hiérarchie, le vécu en rédaction, le constat de discrimination et les possibles maladies qu'a engendré leur activité. D'aucuns vont rechercher un contrepied dans le collectif hors rédaction. Pour autant, un constat d'impose, celui d'une difficulté à se projeter, avec pour nombre d'entre eux l'inévitable reconversion. Le doute s'impose ainsi, comme conclusion provisoire, largement nourri par le climat de défiance manifesté, par la société.

Diversité des profils.

Ils sont un peu plus d'une centaine de jeunes journalistes (annexe méthodologie). Ils exercent ou ont exercé dans tous les types de médias en région, comme à Paris. Ils occupent un large éventail de fonctions, du reporter à l'encadrant, en passant par le rédacteur télé ou vidéo, le « deskeur », l'agencier, le localier, etc. Ils couvrent une grande variété de domaines, avec une inclination chez beaucoup pour le changement climatique, l'environnement et la situation des femmes. Leurs statuts sont divers, avec une majorité de pigistes et d'emplois en CDD. Ceux qui ont quitté la profession, avaient les mêmes motivations, les mêmes parcours de formation et d'accès à l'emploi. Ils avaient exercé les mêmes fonctions et s'étaient confrontés aux mêmes problèmes, mais n'ont pas trouvé d'autre perspectives que la reconversion.

La notion de « jeune », est relative et devait être précisée. Les observations d'une précédente enquête sur les journalistes qui ont quitté la profession (Jean-Marie Charon et Adénora Pigeolat : « *Hier journalistes – Ils ont quitté la profession* »), ont conduit à situer une limite autour de 30 ans. De fait, ils ont entre 22 et 30 ans. C'est-à-dire que l'enquête porte sur des parcours qui sont courts, autour de 5 ans en moyenne

Très tôt déjà :

L'idée du journalisme a pu être très précoce, quelques-uns, évoquent le primaire. Pour la grande majorité, l'idée du journalisme est venue, au collège. « *C'est venu assez tôt le journalisme. Je me rappelle, j'étais en 3^{ème}* ». A cet égard le stage d'observation de 3^{ème} a pu être un révélateur. Pour d'autres ce sera, un peu plus tardif, au lycée : parce qu'ils aimaient écrire ou écrivaient bien : « *J'ai toujours écrit des trucs depuis toute petite* ». Il y a aussi ceux, où ce sera plutôt par « *gout pour l'actualité* », en regardant les JT le soir en famille. Il arrive qu'un enseignant leur ait suggéré ce métier ou en ait parlé. Moins nombreux sont ceux qui se décideront dans le supérieur. Pour une petite poignée le journalisme est un second choix, après le renoncement à « *un autre métier passion* », la recherche. Ils avaient consacré un parcours d'excellence à celui-ci, mais les chances étaient trop minces d'y entrer.

Origines sociales :

Les origines sociales des jeunes journalistes sont nettement plus diversifiées que ne le veut une représentation d'une profession monocolore, d'enfants, issus ou proches des milieux les plus favorisés de la société. Le profil le plus représenté est celui de parents enseignants, pour beaucoup du primaire, mais aussi de collègue ou du lycée. Le nombre d'enfants d'ouvriers, d'employés, de petits artisans est plutôt significatif. Ils se qualifient eux-mêmes, d'issus de « milieux modeste » ou « populaires » ou encore « défavorisés ». « *Je viens d'une famille, où mes parents n'ont pas le bac* ». De fait le noyau central est constitué de couches sociales moyennes intellectuelles : enseignants, professionnels du soin, cadres moyens. Les enfants de journalistes sont une exception.

Sans que ce soit la seule explication possible, il est notable qu'aux dires des jeunes interviewés les attitudes des milieux sociaux à l'égard de la profession de journaliste sont désormais contrastées. Aux yeux des catégories supérieures, le journalisme, en tant qu'activité professionnelle, paraît disqualifié : trop de chômage, trop de précarité, trop d'incertitudes, des salaires insignifiants, selon ces parents. « *Mon envie de devenir journaliste a été accueillie de façon mitigée* ». Et pour ceux qui ont tout de même tenté l'aventure et qui connaissent ladite précarité, les conseils de reconversion reviennent de façon récurrente. « *... c'est le côté précaire qui les inquiète. Ils me demandent souvent, pourquoi je ne fais pas autre chose* ». A l'inverse dans « *les milieux modestes* », l'idée d'ascension sociale s'impose, même s'il y a la crainte du chômage. Pour ces jeunes il est d'emblée acquis qu'ils devront accéder aux bourses, alors que leurs parents n'auront pas les moyens de les soutenir. C'est dans les couches moyennes et singulièrement chez les enseignants, que l'idée de devenir journaliste est la mieux accueillie, alors que le soutien psychologique et matériel à l'entrée dans la profession va se révéler, sans faille, fusse au prix d'efforts des familles.

Pour les jeunes issus de milieux populaires « *La chance pour la diversité dans les médias* » est une étape décisive. Elle leur a permis d'accéder à une formation reconnue. C'est aussi chez eux que vont davantage se retrouver de formations en alternances. Ce sont eux aussi qui pourront ressentir une difficulté à s'insérer dans un milieu socialement et culturellement éloigné de leur milieu familial. « *Je continue de me sentir plus jeune de banlieue parisienne, que profession intellectuelle supérieure* ». Une difficulté qui prendra la forme de ce que plusieurs expriment dans des termes du « *syndrome de l'imposteur* ». « *C'est complètement le syndrome de l'imposteur. Je suis trop nulle* ». Certains ont

parfois été quasiment dissuadés en amont, par des proches, voir des enseignants ou des orientateurs : « *Tu ne pourras jamais devenir journaliste, d'où tu viens* ».

Plusieurs signalent leur enfance et leur jeunesse « *en banlieue* ». Ces banlieues ne sont pas forcément parisiennes, ni « difficiles », même si l'un d'eux se revendique du « 93 » et un autre du « 94 ». Nombreux sont ceux qui sont originaires des régions, souvent de villes métropoles comme Lyon, Lille ou Toulouse, mais parfois aussi de petites villes, voire de villages, ce qui posera avec acuité la question du logement, lors de leur formation ou de leurs premiers emplois.

De bons élèves :

Ils sont pour la plupart de bons élèves. « *J'ai décroché une mention très bien au bac. Par la suite, je suis partie 2 ans en prépa littéraire, licence à l'UCL à Londres, préparation au Capes de lettres que j'ai eu* ». « *... à Sciences Po, j'ai effectué une double licence avec l'Université Pierre et Marie Curie, en informatique* ». Ce qui n'empêche pas quelques parcours, plus chaotiques. Très nombreux sont les bacs précoces, les mentions, les poursuites en hypokhâgne, voire math spé, singulièrement chez ceux qui se disent issus de « *milieux populaires* ». Ensuite s'enchaînent les concours et accès aux IEP en région, sans compter les filières universitaires en sciences humaines, histoires-géographie, littérature, langues, plus rarement sciences dures (mathématique, biologie...) et bien sûr l'information communication. Le plus souvent ils seront allés jusqu'au master, en parallèle ou avant une formation au journalisme. En filière de journalisme scientifiques, ils font référence, pour eux ou chez des condisciples de leurs promotions, à des doctorats, y compris en médecine.

Un certain nombre auront profité de ce parcours dans le supérieur, à la fois précoce et prolongé pour tenter des expériences de stage en rédaction, dans le quotidien de leur région, en radio associative, etc., lorsque ce n'était pas un « *boulot d'été* ». Ces parcours en amont de leur formation au journalisme pourront jouer un rôle, une fois en activité, dans l'appréciation de l'exercice du « *métier réel* ». Les comparaisons avec d'anciens condisciples, en hypokhâgne », en école de commerce, etc. pourront ainsi conduire à une réévaluation de leur formation en journalisme, notamment quant au type d'encadrement et d'accompagnement, lors des alternances. Ces réévaluations seront surtout sensibles, à propos de postes d'exécution, de niveaux de revenus, qui sont alors les leurs, avec un impact sur l'idée d'une reconversion.

Paradoxe des pratique d'information :

Cette génération vit un paradoxe, entre les médias dans lesquels ils exercent, et la manière dont ils s'informent eux-mêmes. Cela apparaît en tout cas singulièrement pour la presse écrite, comme la radio. « *Je suis pas un énorme lecteur de presse... Je ne connais pas tellement* » pourra dira un journaliste exerçant dans un quotidien national. Ce ne sont pas non plus de gros téléspectateurs, le 20h, c'était chez leurs parents : « *Je regarde peu la télévision* ». Très peu d'entre eux écoutaient la radio, avant de s'y former. Il en va de même pour les quotidiens et hebdomadaires locaux, pas toujours lus dans leurs familles. Ils s'informent d'abord comme leur génération, d'abord sur support numérique, avec un rôle important joué par les réseaux sociaux.

Parcours de formation pluriels :

Le principe d'une formation professionnelle spécifique au journalisme ne fait plus débat. « *C'est la meilleure manière d'entrer dans ce boulot-là* ». Et même ceux - devenus rares - qui n'en n'ont suivi aucune, avaient tenté leur chance auprès d'au moins l'une des filières existantes. Ils y ont consacré beaucoup d'énergie et de moyens. Nombreux sont ceux qui ont connu dans cet exercice, des échecs qui les ont marqués. Le temps paraît révolu des discours, assez fréquents encore dans les années 80 ou 90, sur la possibilité de devenir journaliste à la sortie du bac.

Les enseignants du secondaire, en Français, en histoire - géographie, en philosophie, documentalistes, etc. jouent un rôle important dans cette idée d'un parcours d'accès, par la formation, à une profession, décrite comme « *plutôt bouchée* », donc difficile d'accès. Il en va de même, pour les professionnels de l'orientation, voire les sites d'information spécialisés, fréquemment consultés. Les journées de portes ouvertes des écoles de journalisme trouvent également leur place dans la réflexion des aspirants au journalisme.

Le revers de l'ensemble de ces recommandations convergentes, pourrait bien être, l'image d'une voie d'accès stéréotypée, avec passage obligé par Science Po, afin de réussir les concours d'entrée à une formations reconnue. L'observation des parcours concrets révèle que les voies d'entrée dans la profession sont plus diversifiées, puisqu'au côté des diplômés des formations master, reconnues, figurent également les IUT, des filières spécialisées en journalisme scientifique ou local, des formations continues, des Masters en IEP (notamment Toulouse, Rennes, Grenoble, voire Montpellier), sans parler, certes plus rares l'entrée par des stages en entreprises... « *Je regrette qu'on nous ait répété, que sans ces prestigieuses écoles, il serait impossible ou en tout cas très difficile de réussir dans le journalisme* ».

Avant même la formation :

Avant même d'entrer dans la formation, parfois pour s'y préparer ou simplement par goûts nombre de jeunes ont déjà touché au journalisme ou à des gestes journalistiques. En premier lieu figure le rôle joué par le secteur associatif. « *J'ai découvert « sur le tas » en tant que bénévole dans une radio associative...les bénévoles plus confirmés formaient les nouveaux... C'est là que j'ai vraiment*

découvert ce métier ». Associatif, donc, dans des radios locales, avec, pour l'un d'entre eux, le passage au planning de Radio France, après un temps d'emploi à la pige. S'apparentant à la démarche associative, plusieurs d'entre eux ont fait leurs premières expériences, d'écriture, de programmation, de traitement de l'actualité dans un média scolaire, au lycée, à l'université ou dans leur IEP. Certains ont été à l'origine de la création de l'un de ceux-ci : « ... au lycée ... un module pédagogique d'initiation à la vidéo : « Les webtrotteurs de XXX ». « J'ai écrit bénévolement, pendant un an, pour le journal de la fac ». Une autre manière de se faire la main, en région, durant le parcours universitaire aura été une correspondance dans un média local. « Après (un stage d'observation) j'ai continué à bosser pour eux comme correspondant, ponctuellement ».

Très notable, est, le recours à « l'auto-formation » en amont des écoles de journalisme. Celle-ci se sera faite, sur ordinateur, Smartphone, appareil photo, webcam, grâce à un cadeau ou la mise à disposition par la famille ou un proche. Elle a permis les premiers pas en vidéo, dans la data, voire un blog d'actualité ou une chaîne YouTube. « J'ai toujours compté sur l'autoformation... J'avais un blog d'actualité ». « J'ai grandi avec un ordinateur sous la main. Après un Smartphone. J'ai toujours été intéressé par ça ». « En amateur - mon père était dans le domaine – j'ai commencé dès la 3^{ème} (la vidéo). Les vacances d'été. J'ai fait un film... ensuite, j'ai commencé à faire des court-métrages et à ouvrir une chaîne YouTube ». L'auto-formation peut s'est faite via des sites d'initiations spécialisés. « J'ai appris la photo sur Internet, en pratiquant et en me formant au contact d'autres photographes ». « Il y a assez peu de formations pour devenir datajournalisme... Cela a été plus de l'auto-formation... avec des formations en ligne».

[Encadré] Principales filières de formation.

Formations reconnues : Elles sont quatorze : ESJ-Lille, CFJ-Paris, CUEJ (Strasbourg), CELSA (Paris), IFP (Paris), IPJ-Dauphine (Paris), IJBA (Bordeaux), EJCAM (Marseille), EJDJ (Grenoble), EJT-Toulouse, EPJT (Tours), IUT de Lannion, EDC (IUT de Cannes), EDJ Sciences Po (Paris). Elles préparent, soit à des Masters, soit à des DUT (IUT), qui peuvent se prolonger par les licences professionnelles.

La « reconnaissance » des formations est réalisée par une commission paritaire (organisations d'employeurs et syndicats de journalistes), la Commission Paritaire Nationale de l'Emploi des Journalistes (CPNEJ). C'est elle qui définit les critères de reconnaissance, les faisant évoluer en fonction des transformations que connaissent les médias.

Formations spécialisées d'établissements dispensant des formations reconnues : PHR, journalisme scientifique, journalisme de sport (ESJ).

Formations universitaires non reconnues par la CPNEJ. Celles-ci dispensent des licences professionnelles et des Masters, validés par l'Education nationale.

Etablissements de formation permanente : Emi-Cfd, CFPJ, ESJ-Pro reposent sur l'alternance.

Etablissements privés non reconnus : Très nombreux et très divers, parmi eux figurent l'ESJ de Paris, l'ISCPA, ...

Alternance : Grand mouvement de la dernière décennie, alternance et apprentissage représenteraient désormais de l'ordre de 40% des étudiants journalistes, dans les formations reconnues.

« La Chance pour la diversité dans les médias », le Bondy Blog : proposent des préparations – formations en vue de la préparation aux écoles de journalisme, sur des critères de diversité sociale.

Les « prépas » aux écoles de journalisme : un certain nombre d'établissements publics (universités, IEP) et privés proposent des formations préparatoires aux concours aux écoles de journalisme, à des coûts très différents selon le statut des dits établissements.

Des appréciations contradictoires :

Les appréciations des jeunes journalistes à l'égard de leurs formations sont souvent tranchées dans un sens comme dans un autre. Une partie d'entre eux a une opinion globalement positive, qu'il s'agisse des cursus en master ou en IUT reconnus, de même que pour les filières en IEP, en universités non reconnues, comme en formation continue : « *En ce qui me concerne (nom d'une formation reconnue), j'ai adoré... Je retrouvais dans l'équipe pédagogique l'esprit convivial de La Chance* ». « *J'ai adoré. Il y a un côté promo. J'ai bien aimé le rapport de proximité avec les professeurs et les intervenants. On pouvait compter sur eux* ». « *Sur l'école, je pense avoir été bien formée* ». En revanche, aussi nombreux sont ceux qui n'ont pas aimé et jettent un regard critique vis-à-vis des écoles qu'ils ont fréquentées.

Une première grille d'interprétation de ces différences se situe dans ce qui s'est passé durant la longue période de préparation au métier, soit un vécu et des relations qui ont pu être enrichissants, gratifiants ou à l'inverse décevants, voire traumatisants. Tout n'est cependant pas affaire de ressenti individuel. Au regard

des témoignages, des approches pédagogiques différentes transparaissent : certaines privilégient un esprit de compétition entre élèves, au risque de peser lourdement sur leur vécu. D'autres favorisent plutôt l'esprit et la cohésion au sein des promotions. Au-delà plusieurs sujets vont constituer des points de cristallisation dans les regards rétrospectifs des uns et des autres : Place des connaissances et de la pratique, employabilité, préparation à l'emploi à la pige, à priori quant à l'activité elle-même des journalistes.

Formation pratique ou intellectuelle ?

Un premier sujet de controverse est le vieux débat entre, d'un côté une attente d'un bagage théorique sur l'information et les médias, le rôle de l'information dans le monde contemporain ; et de l'autre l'aspiration à être immédiatement dans le concret, les gestes professionnels, le terrain, la vie en rédaction. « *Moi, j'ai été, en arrivant, un peu déçue... Je m'attendais... à ce qu'on soit dans le bain, très, très vite* ». De fait les termes ne sont pas très différents du débat des années 30, décrit par Denis Ruellan, dans « *Le professionnalisme du flou* », entre les tenants des écoles professionnelles et ceux en faveur d'un enseignement critique défendu alors par Georges Bourdon, qui donnera naissance à l'Institut Français de Presse. Les cursus qui ont précédé l'école de journalisme, vont intervenir dans ces jugements, ceux-ci pouvant apparaître comme plus riches, plus approfondis, plus exigeants, plus intellectuels que ce qu'ils vont trouver en école de journalisme. « *Venant d'un cursus long et théorique, j'ai trouvé cela extrêmement décevant, qu'on n'apprenait rien du tout* ». Dans plusieurs cas, le fait d'avoir opté tardivement pour le journalisme, après avoir pensé à d'autres professions intellectuelles, comme la recherche, peut jouer. Quelques-uns y verront même un a priori celui d'une forme d'anti-intellectualisme : « *Il y a un anti-intellectualisme. Ils ont peur de tout ce qui est vaguement intellectuel* ».

Employabilité :

Le sujet de l'employabilité est un second objet de débat. Si les uns se réjouissent d'être prêts à travailler à leur sortie de l'école et d'avoir obtenu rapidement l'emploi auquel ils aspiraient, pour les autres, cette « obsession » se serait faite largement à leurs dépens. « *Ils veulent nous rendre employables* ». « *Leur objectif, c'est de nous faire intégrer les rédactions conventionnelles* ». « *Notre employabilité leur importait bien plus que notre bien être mental* ». L'employabilité aurait ainsi induit une forme de fragilité vis à vis des employeurs. « *On m'a appris à dire oui à tout, jamais non* ». Elle aurait aussi fait fi de l'aspiration des futurs journalistes à l'égard de formes d'informations qui leur tiennent

particulièrement à cœur, comme le long, le lent : « *Nous le long ça a manqué* », tout comme le journalisme de solution. Elle les aurait aussi souvent privés de préparations aux nouvelles écritures « *Il n’y avait quasiment rien sur le podcast* », sans parler de ceux qui imaginaient dans la formation une sorte de « sas » d’expérimentation et de créativité, totalement absent à leurs yeux.

Le point noir de la préparation à la pige :

Les conditions particulières de l’emploi à la pige font particulièrement question dans les parcours de formation, soit que celui-ci ait été à leur yeux insuffisamment abordé, soit qu’il ait été dévalorisé, comme s’il s’agissait d’un journalisme de second rang. Plusieurs jeunes journalistes considèrent en effet que le sujet n’a vraiment pas été abordé : « *C’est comme si ce mode de rémunération n’existait pas* ». Auraient fait particulièrement défaut les éléments pratiques de ce statut, notamment sur le plan juridique, comme les ressources collectives mises en place à ce propos : « *L’un de mes principaux regrets, ne pas avoir été préparée à la vie de pigiste... Pas d’information sur le statut, sur ses droits, sur pôle emploi* ». « *... les cours sur la pige n’existaient pas, ou très peu... Très peu, voire aucun professeur, n’a évoqué l’existence des 48 heures de la pige et de l’association Profession pigiste* ». Sur le plan pratique de l’activité et de ses contraintes particulières il leur aurait manqué la « *caisse à outil* », qui permet concrètement de vivre avec cette forme de rémunération. « *Je n’ai jamais eu de cours pour savoir comment lire une fiche de paie et détecter des anomalies* ». « *Un accompagnement pas assez fort de (nom d’une école)* ». « *C’est un reproche, j’ai trouvé que l’on n’a pas été bien informés sur les grilles de rémunération, sur ce qu’est le statut de pigiste. J’aurais aimé qu’on ait des cours sur ce que ça veut dire. Quelque chose pour nous aider en droit du travail. Parce que, on sort d’école. On ne sait rien* ».

Et puis il y a ce reproche de ce que certains considèrent comme une dévalorisation de ce mode d’activité, comme si l’emploi en rédaction était le modèle nécessairement à suivre. « *Parce que (nom d’une formation reconnue) veut former des élèves qui vont intégrer des rédactions* ». Et de relever que désormais au moins un journaliste sur trois, vit sous ce statut. Et que si pour certains, cette situation est subie, il y a aussi une « *pige choisie* », qui aura d’autant plus de chance de s’épanouir, qu’elle aura bénéficié d’une formation adaptée : « *Comment vendre ses piges ? Comment aller taper à la porte des rédactions ?* ».

Une vision stéréotypée de l’activité de journaliste :

Aux yeux de beaucoup, les écoles auraient une représentation trop stéréotypée et figée de l'activité du journaliste. Au regard de ces anciens élèves, nourris de leurs premières années d'expérience professionnelle, il y aurait un retard, une actualisation insuffisante, notamment en matière de numérique, de vidéo, voire des conditions générées par l'économie des médias. Parmi ces stéréotypes figure pour nombre d'entre eux une survalorisation de ce qu'ils qualifient de « hardnews ». « *Les écoles sont matrixées au hardnews* ». Cette polarisation sur l'actu, le chaud, le court, conduirait à un contresens selon lequel la maîtrise du court serait un gage d'être capable de traiter le long, alors que ceux qui pratiquent « le long », actuellement, feraient l'expérience que c'est autre chose, une autre compétence à laquelle les écoles ne les auraient pas formés ou insuffisamment. Ici sourd l'idée que ce biais pourrait bien être issu des intervenants et du choix de ceux-ci, qui ne font que reproduire ce que font leurs propres rédactions. Dans la même logique le spectre des médias faisant référence, aux yeux des écoles, serait trop étroit, notamment au regard des rédactions qui vont effectivement les employer à leur sortie d'école : « *... en spé télé, on ne nous parlait que de TF1, France Télé, éventuellement BFM, Le reste n'existait pas... le fait qu'il n'y ait pas eu de vidéo web au cours de la formation* ».

En arrière-plan de ces reproches, d'anciens élèves regrettent le manque de soutien reçu de la part des établissements de formation et de leurs encadrants lors de tensions ou difficultés rencontrées avec les employeurs, que ce soit lors de stages et surtout des alternances. A leurs yeux les écoles auraient privilégié leurs relations avec les entreprises, voire leur image, plutôt que de soutenir un élève. « *J'ai eu le sentiment que l'école a privilégié le lien avec l'employeur au détriment de ma formation* ». Sur ce même registre, d'anciens élèves s'interrogent à propos, d'où parlent les formateurs et intervenants, alors que ceux-ci étant en activité en entreprises, ils privilégieraient les valeurs et modèles de leurs rédactions, à l'image de cette formatrice de radio dans le documentaire « *En formation* », qui dénigre sans retenue, le journalisme « à la France culture ».

Le coût de la formation :

Une contrainte a joué, pour nombre d'entre eux, un rôle de premier plan dans leur orientation et les conditions d'entrée dans la profession, celle du coût des formations. Ces derniers comprennent les frais d'inscriptions aux écoles, auxquels s'ajoutent souvent « les prépas », sans parler des loyers et transports pour la très grande majorité qui a suivi des formations éloignées du domicile de leur famille. L'évaluation des sommes représentées est un exercice qui va

généralement précéder l'engagement dans cette voie. Opter pour une filière courte comme l'IUT, la spécialisation presse locale de l'ESJ ou privilégier une formation reconnue, en université, est souvent directement en lien, avec les moyens de la famille et le soutien ou non, qu'elle est prête à y consacrer. Il peut aussi dépendre des interrogations à propos du recours à un prêt étudiant : « *s'endetter pour une profession où l'on gagne le SMIC. Merci !* ».

Le coût de la formation conduira à travailler beaucoup, tout au long de celle-ci : impossible de redoubler, repasser les concours. Il oblige également, beaucoup d'entre eux, à travailler parallèlement, en dehors de la formation. Cela peut-être en fonction des opportunités des emplois, comme des remplacements dans des médias, des permanences de nuit, des piges. C'est aussi bien souvent d'autres secteurs à commencer par la vente. Une telle obligation peut avoir un fort retentissement sur les individus, avec la confrontation à une grande fatigue, un « épuisement », voire même conduire aux premières manifestations de burn-out. Le coût de la formation pour les étudiants issus de « milieux modestes », c'est aussi le passage obligé par l'alternance, seule option leur permettant l'accès à cette profession.

L'alternance :

Il y aurait de l'ordre de 40% d'alternants, ces dernières années dans les formations reconnues, c'est dire l'engouement pour la formule. Trois arguments interviennent généralement dans ce choix : le premier, le plus partagé, est l'accès très rapide au concret d'une rédaction, à la pratique du métier, souvent au terrain. « *Le choix de l'alternance était idéal pour pouvoir mettre un premier vrai pied dans le monde professionnel* ». Le deuxième argument, principalement pour ceux qui viennent des milieux, ayant moins de ressources financières, est de pouvoir faire face aux coûts de la formation. Le troisième est l'espoir d'avoir davantage de chance d'entrer rapidement dans un emploi, face à l'inquiétude de la précarité. Pour autant ces avantages ne sont pas sans revers. A posteriori, certains ont le sentiment d'une solution, « *par défaut* ». Ils regrettent de n'avoir pu suivre un cursus généraliste, qui leur aurait ouvert davantage de médias et de spécialités. Quelques-uns se disent, ainsi, « piégés », par un choix erroné de média, ou l'obligation d'opter pour une entreprise sans laquelle l'alternance ne serait pas possible.

Concrètement, les expériences vécues lors de ces alternances sont très variées, allant d'une satisfaction globale, au sentiment d'avoir travaillé à bas coût pour l'employeur, à la place d'un journaliste en activité, sans véritable effort

pédagogique de la part de la rédaction. Dans certains cas celui-ci aurait été inexistant ou de pure forme, une ancienne alternante parle ainsi de « *tuteur de papier* », voire inadapté au journalisme, comme ce tuteur, spécialiste de marketing, sans compétence journalistique. Il ne s'agit cependant pas d'une règle, mais de politiques différenciées des entreprises, certaines à l'image de l'AFP, concevant un véritable parcours d'initiation, avec passage dans les principaux services. « *Nous avons une tutrice avec qui nous échangeons en cas de besoin... Le suivi est vraiment très bien fait, à l'agence et convient très bien à mes attentes. C'est très précieux d'avoir un échange aussi personnel* ». Le suivi par les écoles est décrit, par ailleurs, très divers, apparaissant fréquemment comme un point faible de ces cursus « *L'école suit assez peu en fait* ».

L'alternance a un effet sensible sur la diversité sociale des recrutements. L'enquête souligne la part significative d'enfants de milieux qu'eux-mêmes qualifient de populaires, tous ayant opté pour l'alternance. C'est dire qu'il est aussi possible de s'interroger sur un vrai risque, d'occasion manquée, du fait du comportement des entreprises. Nombre d'anciens alternants ont le sentiment, d'être victime d'une sorte d'effet d'aubaine pour les entreprises qui profiteraient de journalistes à bas coût, ainsi que d'aides : « *(nom d'une entreprise) fonctionne avec beaucoup de stagiaires, beaucoup de pigistes, beaucoup d'alternants. Les alternants et les stagiaires sont pas tellement pris pour la formation. Ils sont là pour renforcer les équipes... Donc, pas beaucoup de retours* ». « *... ces contrats sont plutôt de faux CDD, que des moyens d'apprendre... les employeurs cherchent des personnes employables...* ». Et cela est d'autant plus mal vécu, que ces mêmes entreprises ne mettraient en place, pour la suite, ni de politiques de recrutements, ni même d'emplois sous forme de CDD ou de piges régulières. Or pour les jeunes journalistes de « milieux modestes », sans soutien familial possible, la précarité confronte immédiatement à « la galère » et à l'obligation de se réorienter.

Motivés :

Quelles étaient les motivations des jeunes journalistes lorsqu'ils ont pensé à ce métier ? Comment ont-elles évolué lors de leur formation et durant leurs premières années d'activités. Un sentiment domine qui est celui d'une certaine permanence, que la réalité du métier n'aura pas beaucoup infléchi. Même si certains, à ce propos parleront de « *métier rêvé* ». Au-delà du « *métier passion* », une tonalité domine nettement, celle de l'utilité et du service.

Métier passion :

Le « *métier passion* » est formulé comme une évidence. « *On fait un métier passion* ». C'est une sorte de norme sur laquelle chacun s'accorde. Elle relève de l'évidence, formulée sans emphase, sans non plus se sentir obligé de l'expliquer. Elle est affirmée, plutôt sans émotion, contrairement aux plus âgés, notamment ceux qui quittent la profession, qui décrivaient leur départ comme une blessure, une déchirure eu égard à cette passion initiale, qui selon eux les dévorait.

Le *métier passion* est invoqué pour expliquer le surengagement, l'acceptation de normes sociales et de cadres juridiques qui sortent des normes. Il peut être décrit comme prenant une place considérable dans la vie, sans que plus aucune ligne rouge ne sépare vie professionnelle et vie personnelle : « *métier passion. On ne déconnecte jamais vraiment. Il y a un truc obsessionnel. Je me lève avec mes sujets. Je me douche avec. Je mange avec. Je dors avec. Je vis avec. J'y pense quoi...* ». Cette passion devient problème, voire une source de souffrance lorsque le travail concret, l'expérience du métier, sont par trop éloignés du contenu de celle-ci.

Être utile :

Être utile est sans conteste la motivation la plus partagée par l'ensemble des jeunes journalistes. Cette utilité concerne la société et surtout « les gens ». « *J'ai toujours su que je ferai un métier utile... Je veux dédier ma vie à un engagement qui a du sens* ». « *Je n'ai jamais voulu faire ce métier pour le prestige, mais vraiment pour être utile à la société, aux lecteurs, inspirer avec des histoires qui comptent, alerter avec des histoires qui dérangent* ». C'est le cœur des valeurs et du rôle des journalistes pour ces jeunes. L'utilité est le plus souvent identifiée à l'enquête, aux révélations, au fait de porter le témoignage des personnes, y

compris ordinaires. « (évocation d'une enquête) qui a fait bouger les choses »... *là vous vous dites, qu'il y a une utilité. C'est plutôt gratifiant* ». L'utilité peut tenir à la transmission d'information, bien sûr, mais aussi de renseignements, de connaissances. « ... *contribuer à éclairer, aider les gens à comprendre les enjeux des sujets de société* ». Un parallèle est parfois fait, alors, avec l'enseignement. Cela peut-être au loin ou près de chez soi. L'utilité a un lien avec l'engagement, même si celui-ci n'est pas exprimé pour tout le monde. Elle a un lien enfin avec le terrain.

Le « être utile » n'est aucunement un renoncement à un rôle social fort - comme une sorte de héraut de la démocratie - mais sur un mode modeste, sans illusion. Témoignages, enquêtes, reportages, diffusion de connaissance, visent à « *Montrer, au grand jour, des oubliés, des personnes invisibilisées* ». On est loin de cette valorisation de l'expression et de l'ego, que mettait en évidence les travaux d'Aralynn Abare Mc Mane, chercheuse nord-américaine, chez les journalistes français (Cf. *Réseaux* n°51). La modestie et l'humilité revendiquée n'empêchent pas une ambition transformatrice quant au rôle joué dans la société avec des objectifs pédagogiques, visant à éclairer, donner des lignes de compréhension au public, à la société, « aux gens » : « *dénoncer ce qui ne va pas, expliquer des phénomènes ou des concepts* ». Voire pour certains l'idée de se sentir porteur d'une mission visant « *à montrer des alternatives, proposer des solutions* », comme une forme d'écho au journalisme de solution et à la démarche d'une association comme Reporters d'espoir.

Relation avec les gens :

La relation avec les gens est l'autre grande motivation des jeunes journalistes. C'est leur formulation, exprimant ainsi une ambition plus modeste que de parler de La société. Elle fait écho avec l'idée d'une prédisposition à l'empathie : « *Avoir de l'empathie, le respect de la parole de l'autre* ». Elle peut être exprimée en termes de ressenti : « *Je dis souvent, que je fais ce métier pour les gens* ». « *Je voulais rencontrer des gens* ». « *Ce qui m'attire dans le journalisme, c'est essentiellement la rencontre...* ». Il peut s'agir aussi de situer la proximité, comme niveau pertinent d'action ou d'influence : « *Vivre le journalisme de proximité, aller à la rencontre des gens, écouter et retranscrire leur histoire, leurs doléances* ». « *J'aime les sujets proches de la vie des gens, de leurs combats, de leurs doutes, ... avoir plus de temps pour creuser mes sujets, tisser des liens avec mes interlocuteurs* ».

La référence aux gens peut être une manière de prendre en compte la diversité, la richesse du social et du réel, face à un sentiment d'homogénéisation dans le traitement de l'actualité : « *Journaliste pour moi, c'est d'abord d'être au contact de personnes aux quotidiens différents* ». « *J'aime les sujets proches de la vie des gens, de leurs combats, leurs doutes, de ce qui fait les basculements de la société* ». « *Un métier qui permet de rencontrer plein de gens... où on peut poser des questions sur tout et n'importe quoi, à plein de gens* ».

Et pour cela il faut d'abord être au milieu des gens sur le terrain. « *J'aime toujours autant rencontrer les gens sur le terrain !... J'aime la découverte que ces liens éphémères me procurent* ». Soit une manière d'insister sur la façon dont « les gens » sont pris en considération, écoutés, regardés... soit, « en douceur », selon les termes d'une reportere : « *J'avais une vision plus sociale, celle de récolter la parole en douceur et de la diffuser ensuite pour que cela ait un sens pour la personne qui témoigne* ». D'autant qu'insister sur la relation avec les gens, c'est mettre l'accent sur le fait, que ceux-ci sont ignorés et n'ont pas la parole. Au journaliste de donner la parole, à ceux qui ne l'ont pas dans le débat public, dans les institutions, dans la société plus globalement : « *... que nous sortions de notre zone de confort en donnant la parole à ceux qui l'ont moins* ». « *J'aime bien me faire un peu le porte-voix.* ».

Expliquer, transmettre... des faits :

La relation aux gens face à un monde complexe, où prospère la communication, comme les fake news, passe par l'explication et la transmission. « *Si je n'étais pas journaliste, je serais prof. La transmission m'est importante* ». D'aucuns se voient comme des transmetteurs. « *Je suis là pour être un transmetteur* ». Il va s'agir de transmettre des faits, d'abord des faits ! – se démarquant des commentaires et des éditoriaux – « *Il faut revenir aux faits* ». Il faut expliquer, rendre accessibles, compréhensibles ces faits. « *Expliquer les faits qu'il a lui-même compris et digéré* ». « *... fournir au public des clés de lecture, afin d'éclairer le monde et ses enjeux... servir de relais entre les créateurs de savoir – chercheurs, scientifiques... et le grand public* ». L'un d'eux se propose d'aller plus loin, en donnant des clés de compréhension de son travail : « *Toujours expliquer sa démarche... comment je suis arrivé à ce raisonnement* ».

Humble, mais autonomes :

Le journalisme tel qu'ils l'entendent est modeste, au regard de générations plus anciennes. D'aucuns parleront « *d'humilité* ». Celle-ci peut être revendiquée en

tant que telle. « *Il faut arrêter de voir ça comme quelque chose de prestigieux... On est les ouvriers ... Avoir la modestie de ce qu'est notre métier... Il faut avoir cette humilité-là* ». Cette humilité sera définie comme un rôle simple, celui de « relais » ou de « passeur ». « *On est des relais, ... des passeurs d'infos. On ne découvre rien, l'info est là* ». « *On relaie (des faits) à la société civile, qui n'en avait pas connaissance* ». L'humilité ce sera simplement de faire découvrir une réalité plutôt ordinaire, tout en décalant le regard vis-à-vis du vécu de chacun dans son quotidien ou des idées préconçues : « *Ouvrir un peu l'esprit. Moi c'est ce qui m'importe plus que les grands mots – le rôle important dans la démocratie* ». « *... faire découvrir des vies, à des gens. Montrer... une fenêtre sur le monde... pour dézoomer sa situation... penser qu'il y a une autre réalité que la sienne* ». « *J'aime l'idée qu'à la fin de la journée, les gens aient appris quelque chose* ».

Humble, mais autonomes, la question est particulièrement sensible face à un système d'information dominé par de grands acteurs économiques, fortement hiérarchisé. Beaucoup se disent prêts à consentir de gros efforts dans leur travail, comme leurs conditions de vie, afin de gagner, préserver un niveau d'autonomie – souvent qualifié d'indépendance – face aux relations verticales imposées par la hiérarchie, qu'elles concernent les sujets, les angles, les sources, etc. « *Choisir mes propres sujets et les concrétiser... faire du podcast documentaire et du reportage* ». Cette autonomie est pour eux, aux antipodes de deux symboles, dans lesquels beaucoup se trouvent cantonnés : desk web et micro-trottoir. Ce qui conduira certains à construire celle-ci dans des formes d'organisations, hors rédactions, comme les « collectifs de journalistes ».

Figures du journalisme :

Les figures qui représentaient à leurs yeux le journalisme au moment où ils ont pensé à cette profession incarnent plutôt bien, les motivations, d'utilité, de relation avec les gens, à la fois modeste et autonomes. Florence Aubenas, Raymond Depardon, Jean Asfeld, Pascale Rober Diard, voire Elise Lucet sont les plus cités. Leur panthéon est loin de celui de leurs aînés, si l'on se réfère à celui qui ressortait d'une consultation récente des Assises du journalisme, où dominaient par les Albert Londres, Albert Camus, Françoise Giroud ou Hubert Beuve Méry, quasiment jamais cités. Un panthéon dans lequel ne figurent aucun ténor du journalisme politique, international ou de l'économie.

Plutôt long... que chaud.

Que veulent les jeunes journalistes lorsqu'ils entrent en activité ? Une idée se dégage nettement, celle de travailler en ayant le temps, sur des contenus longs, sans renoncer à la complexité des problèmes, des situations, des individus. A leurs yeux travailler dans la durée suppose, l'accès au terrain, comme une prise de distance avec une forme d'actualité, le « hardnews ».

Long, lent, complexe, approfondi :

« Idéalement, je ne ferais que des trucs longs ». « J'aime l'écriture au long cours... prendre le temps de réfléchir à mes papiers, d'en parler autour de moi, de malaxer cette pâte à modeler, jusqu'à ce qu'elle prenne la forme que je n'aurais pas aperçue au début ». « J'aspire à un journalisme qui prend le temps de l'observation et de la recherche de l'information. ». « Pour moi, l'expression ultime du « bon » journalisme est celle qui s'écrit en récit, en reportage, sur le long terme ».

Faire long, lent revient comme un leitmotiv. C'est à la fois une aspiration et, pour beaucoup, le symbole de la profession. *« La définition du journalisme, faire des enquêtes au long cours... ».* C'est aussi le point de passage obligé vers une information de qualité qui respecte son public, comme ses interlocuteurs sur le terrain : *« ... prendre le temps d'écouter, de discuter longtemps, pour saisir les choses qu'on n'est pas venu chercher... prendre le temps avec les gens, et au fond, c'est ce qui devrait compter le plus, au lieu de devoir plier des interviews en 5-10 minutes pour pouvoir en faire le plus possible dans la journée ».* Ils aspirent à faire du long en reportage, en enquête, en interviews etc. quel que soit le support : *« Ce qui compte c'est vraiment le sujet... qu'on veut décortiquer. Ce qu'on veut analyser... Le travail de données. Je suis passionné ». « J'ai eu la chance de faire un format sur plusieurs mois sur XXX. Ça m'a demandé beaucoup de temps et d'investissement... ».*

Avoir le temps, pouvoir faire du long serait synonyme de qualité de l'information. Pouvoir travailler sur du long, en ayant le temps est souvent présenté comme un objectif dans une évolution de carrière. Le long et le lent en matière de journalisme serait la porte d'accès à la complexité des sujets et du monde dont ils ont à rendre compte : *« J'adore les sujets complexes, où il faut « démêler », dérouler un sac de nœuds et suivre un fil ». « Avoir le temps de creuser les sujets, apprendre à vulgariser les idées... échanger avec les chercheurs ». « Pour offrir*

des clés de compréhension claires aux auditeurs, sur un sujet, le format long fait sens ».

Pour les journalistes radio, le podcast est particulièrement prisé. Plusieurs en ont réalisé, parfois à titre personnel. *« Le podcast... le temps d'expliquer, de creuser ce même sujet, de le créer sur plusieurs semaines et d'avoir plus de temps à passer avec les interlocuteurs... bref d'arrêter de travailler dans l'urgence... pouvoir réfléchir davantage ».* Ils sont plusieurs à avoir des documentaires en projet, quelques-uns en ont fait l'une de leurs activités, rarement exclusive. Il y a aussi, les livres dont ils se sentent porteurs. Certains en ont déjà publié, sur une enquête - reportage au long cours, pour l'un d'entre eux. Il est parfois aussi question d'un projet rentré ou en cours, hors média, tel qu'un livre de fiction ou une BD... *« La littérature du réel... m'attire ».*

Ecoute, apprentissage, créativité :

Faire du long et du lent oblige à renverser la perspective vis-à-vis de ses interlocuteurs, soit avoir *« ... le moins d'à priori, ne pas seulement s'orienter sur ce qu'on est venu chercher, ... écouter plus ses interlocuteurs, plutôt que simplement les interroger ».* Et revient cette idée que le journalisme aurait la vertu d'apprendre, sans cesse, dans des domaines très divers, auprès de sources, d'experts, de spécialistes, etc. : *« C'est génial ..., parce qu'on apprend un milliard de choses ».* *« Ce métier m'intéresse pour ça. Pour la nourriture intellectuelle que ça apporte. Chaque sujet on a l'impression d'apprendre un nouveau métier ».* *« ... dans ma chronique, j'apprends chaque jour des choses nouvelles ».* Apprendre pour soi-même, et surtout pour les autres, ramène à l'idée de la transmission, évoquée précédemment : *« Je dois, moi, apprendre et comprendre pour expliquer ».* Apprendre dans la durée s'associe au plaisir de découvrir de rechercher, de débusquer les à priori et idées préconçues : *« remettre en question mes propres croyances », « savoir penser contre soi-même »*

Pour quelques-uns, avoir le temps est synonyme d'ouvrir à la créativité. *« Je peux être créatif... Ce que j'aime le plus, c'est le côté défi, innover, trouver... J'aime bien innover ».* *« ... mettre à profit une compétence de code pour créer un journalisme différent ».* Le sujet a parfois été sensible, dès l'école de journalisme, qu'ils imaginaient être des lieux de recherche, de travail et d'expression de cette créativité, mais ils ne l'ont pas trouvé. Or, cette créativité, aura été là comme dans nombre de rédactions, étouffée par des considérations d'audience, de monétisation. L'un d'eux se souvient avec amertume avoir vu un jury apprécier un news game, avec les critères d'un simple reportage. Pour quelques rares

d'entre eux, il aura fallu attendre une rédaction pour découvrir et donner libre cours au travail sur la data, à des formats innovant en vidéo, etc.

Le terrain :

Le terrain est le passage obligé du travail dans la durée, approfondi. Il est considéré comme le socle du journalisme de reportage, d'enquête, d'analyse. Pour les jeunes journalistes, il n'y a pas d'information originale, approfondie, complexe, sans le terrain. Il y a là comme le contrepied du « *journalisme assis* ». C'est sur le terrain que se concrétise la rencontre avec les gens, afin de les écouter, les observer, éprouver ce qu'ils ressentent, identifier leurs véritables préoccupations, leurs problèmes... « *Ce que j'aime vraiment dans ce métier, c'est le terrain et sa mission profonde, de faire remonter les sujets de société* ». C'est le terrain qui permettrait d'identifier ce qui est utile et de comprendre ce qui ne serait qu'à priori, pré-pensé du milieu, de la hiérarchie, comme des sources institutionnelles. Le terrain est aussi une alerte, car c'est là où s'exprime la perception du public, de la société à l'égard des journalistes et de ce qu'ils produisent. Ils en ont fait particulièrement l'expériences lors de mouvements sociaux, comme celui des Gilets jaunes.

La question de « l'actu » :

L'idée peut surprendre, mais la question de l'actualité fait débat chez les jeunes journalistes. Pour nombre d'entre eux, l'aspiration au long se heurte au jour le jour aux impératifs de « l'actu », au hard news, au flux. « *J'ai beaucoup de mal avec l'actualité chaude, le hard news* ». « *L'actu chaude, ce n'est pas le rythme qui me convient le mieux. J'aime prendre le temps... Je trouve plus épanouissant d'approfondir des sujets...* ».

Actualité ne signifie pas forcément, ni pour tous, hard news ou flux. Chez les tenants de celle-ci, Il y a d'abord ceux pour qui, information rime essentiellement avec son rythme : « *J'ai toujours été passionné d'actualité* » « *... être au cœur de l'actualité et vivre, respirer à son rythme* ». L'attrait de l'actualité peut tenir aussi à l'adrénaline qu'elle suscite : « *... ce qui fait le sel du métier, c'est le rush d'adrénaline, lorsqu'une actualité brûlante survient* ». Ils sont cependant, minoritaires. Plus nuancés, d'aucuns peuvent rechercher des approches qui sortent précisément du hardnews : « *Il y avait une certaine adrénaline et la nécessité d'être créatif en proposant des pas de côté sur l'actu du jour* ». Il est cependant frappant qu'aucun d'entre eux n'ait mis en avant, ou même parlé, de scoop ou d'appétence pour l'instantanéité, le live.

Au-delà d'un sentiment général, quels sont les motifs du rejet ou de l'évitement de l'actualité ? En premier lieu intervient la saturation. C'est surtout le cas pour ceux qui l'impression de ne jamais avoir le choix d'autre chose, que ces postes exclusivement dédiés à la production de flux, tels que les desks-web. Dès lors l'actualité est synonyme d'une logique exclusivement quantitative et de normes de production, telles qu'un nombre d'articles pour une durée déterminée. Une logique quantitative, qui empêche d'identifier ce qui est signifiant et révélateur de tendances de fond : « ... *on est incapable de sortir de l'actu,... comme on est trop dedans, on ne sait plus remarquer quels sont les vrais sujets* ». En second lieu l'actualité conduirait à un travail imposé, sans marge d'initiative, sans réelle autonomie éditoriale dans le choix de sujets, le mode de traitement ; sans le temps pour « *réfléchir* ». Au point, qu'une journaliste parlera d'un « *enfermement* » : « ... *on a l'impression que l'actualité nous enferme dans quelque chose de rébarbatif. On se sent enfermé dans quelque chose qui nous dépasse* ». Enfin, l'actualité aurait un lien avec la défiance du public. Celle-ci rimerait, trop souvent, avec « *la course à l'info* », à l'origine de dérives, par manque de vérification, de mise en perspective, à l'heure des fake-news : « *C'est la confiance... qu'on a un peu perdu, avec cette course à l'info* ».

Décalage :

C'est peu dire qu'un trop grand écart se fait jour entre les motivations des jeunes journalistes, ce qu'ils aiment faire et ce qu'ils peuvent faire. Pour prendre la mesure de ce décalage il faut entrer dans le vécu des uns et des autres : celui de la précarité, celui des rapports aux hiérarchies, celui de la vie en rédaction. Ce décalage va révéler et générer des troubles. Il empêche de se projeter et conduit parfois à se reconverter. « *Ce décalage crée de la souffrance... ne pas trouver le sens premier du métier* ».

De la précarité subie... au graal du CDI.

La précarité n'est pas une surprise pour les jeunes journalistes. Ils s'y attendaient. « *J'étais persuadée, que je serai pigiste, en fonction du marché de l'emploi. Je le voyais comme un passage obligé...* ». Beaucoup avaient été alertés sur celle-ci dès leur recherche d'information sur la profession. Durant leur formation, elle a souvent constitué un leitmotiv. C'était un peu une maladie infantile inévitable, selon les propos de nombre d'intervenants et encadrants. Et lorsqu'ils ont été sur le point de quitter l'école cette idée a pu se transformer en véritable panique : « *la peur du vide* ». « *A l'approche de la fin des études, c'est vertigineux* ». Pour beaucoup, hélas, ces inquiétudes, se sont confirmées, dès les premiers jours de leur activité. « *... je peux témoigner de la violence liée à la précarité du métier de pigiste, la difficulté à joindre les deux bouts, à trouver du boulot, à faire sa place, à être payée à temps par les rédactions...* ».

Tous ne sont pas précaires, mais c'est le lot d'une large majorité. Selon la Commission de la Carte d'Identité Professionnelle des Journalistes, 66% des journalistes de 30 ans et moins de 30 ans sont pigistes ou en CDD. Deux sur trois... Cette précarité ne recouvre pas la même réalité pour tous : Ils peuvent être en rédaction en CDD. Ces derniers peuvent s'enchaîner au sein d'une même rédaction, avec l'espoir de s'y fixer. Ils peuvent aussi concerner des rédactions différentes, dans des régions différentes. Ils sont souvent entrecoupés de périodes de chômage ou de travail à la pige. Les pigistes en radio et télévision font des séjours en rédaction, à la journée, de manière totalement aléatoire. Globalement, la précarité consiste surtout dans le travail à la pige, à la commande d'articles, pour la presse écrite ou numérique, sans présence en rédaction. Au-delà de ses modalités concrètes, le ressenti du travail à la pige pourra varier complètement, selon que cette pige est « subie », comme unique moyen d'exercer le métier, en espérant mieux ; ou qu'elle est « choisie ». Dans ce dernier cas, l'activité à la pige peut être revendiquée comme l'exercice d'un journalisme, indépendant, une alternative à la vie en rédaction.

Au-delà des situations précaires correspondant aux normes définies par les lois Brachard et Cressard, des jeunes journalistes doivent aussi travailler, avec des statuts qui les excluent de la carte de presse : intermittents du spectacle, auto-entrepreneurs, payés sur facture, emploi dans entités extérieures au statut

d'entreprise de presse. Au chômage ou en piges ils doivent fréquemment recourir à Pôle emploi. Un travail dans des activités non journalistiques, qualifiées d'alimentaires, s'impose parfois comme un complément nécessaire aux piges. « ... *me trouver un job alimentaire dans une boutique...* ». « *Je suis allée prendre un poste de pionne à mi-temps... des fois des guides touristiques pour l'été* ». En réalité c'est davantage que deux jeunes journalistes sur trois qui connaissant la précarité, avec ce qui est souvent qualifié de « zone grise ».

Insécurité :

La première manifestation de la précarité est la profonde sensation d'insécurité : « *La précarité, l'insécurité financière, les très bas salaires... constituent pour moi les principaux défauts du journalisme* ». Cette insécurité, c'est l'impossibilité de se projeter parfois à quelques jours ou semaines : « *Il fait ses plannings deux semaines à l'avance... c'est compliqué de savoir. Du coup en février, je ne sais pas...* ». Et cette impossibilité à programmer, voire de savoir simplement comment vivre, est décrite comme une pression constante, une source de stress « ... *la boule au ventre, hier soir. Du coup oh lala, comment je vais faire (le mois qui va commencer) ?* ». L'une d'elle parle d'angoisse : « ... *nos angoisses. J'ai cette sensation d'être toujours sur un siège éjectable* ».

L'insécurité est parfois d'autant plus ressentie, que le pigiste se confronte à une illisibilité des organisations et logiques à l'œuvre dans les rédactions. Comme s'il y avait une forme d'opacité ou simplement une absence d'intérêt de la part des hiérarchies ou des journalistes en poste, à son égard. « *Ils n'ont même pas pris la peine de m'identifier sur un sujet* ». Pourquoi est-on pris ? Pourquoi le volume de pige baisse soudain ? De ce fait « *Le fonctionnement est étrange* », s'inquiète une jeune journaliste, au bout de quelques mois de ce mode de rémunération. D'autant que les formes d'organisation leur paraissent essentiellement reposer sur les précaires « *A (nom d'une entreprise) il y a cinq pigistes réguliers, trois alternants, une stagiaire et plusieurs dizaines de pigistes occasionnels – Je n'arrive pas à savoir combien* ». Pour quelques-uns cette illisibilité peut leur donner une image de malveillance, lorsqu'une proposition de sujet sous forme de pitch – « *très détaillé – auprès d'un média, qu'on m'a refusé, a été fait par un titulaire dans la foulée* ». La précarité et l'insécurité, comme un parcours sans fin, organisé délibérément par les entreprises, à l'image du planning de Radio France, ou de « L'immatriculation » à France Télévision.

Travailler plus :

Parce que marqués par une extrême dépendance à l'égard de la demande des rédactions, les CDD comme le travail à la pige conduisent à des durées de temps de travail très importantes. Une disponibilité maximum est attendue par l'encadrement, qui bien souvent recourt aux précaires comme solution de secours, lorsque les équipes permanentes sont débordées ou dépassées. « *Nous sommes... les couteaux suisses, les remplaçants toujours disponibles, à tous postes de la rédaction, en faisant fi de notre fatigue* ». Il faut dès lors accepter de travailler tard, les week-ends, les jours fériés, durant les périodes de vacances. Il n'est pas question d'invoquer un droit à la déconnexion. « *En tant que pigiste, il est vraiment difficile, voire inimaginable de couper son téléphone... rester connecté fait partie du boulot* ». Ce droit à la déconnexion relève pourtant de la législation du travail. Celle-ci, aux yeux de certains serait mise à mal, les concernant, qu'il s'agisse des horaires, des temps de repos, les pauses déjeuner, « *manger devant son ordinateur* ». « *De là à respecter le droit du travail. Non... Ce non-respect du droit du travail porte principalement sur les horaires démesurés..., ainsi que les erreurs récurrentes sur les fiches de payes* ». Une partie du travail échappe à toute rémunération à commencer par la veille informationnelle : « *J'ai beaucoup de travail non rémunéré. Une veille permanente* ». Et puis il y a tout ce temps consacré à la recherche de sujet, à la préparation des pitches, nombreux à ne pas être retenus et qui « *vont à la poubelle* ».

Solitude :

La solitude est un sujet moins immédiatement mis en avant par les jeunes journalistes précaires. Il est cependant pesant, apparaissant parfois en creux, une fois en CDI, ou parmi les motivations à se regrouper, échanger avec d'autres dans des associations et surtout des collectifs. La solitude va peser dans les situations les plus difficiles sur le terrain ou face à un sujet complexe à traiter, sans parler des relations avec les commanditaires. La solitude c'est aussi travailler avec ses propres moyens, à partir de son domicile et peut-être d'autant plus avec le télétravail. La solitude c'est enfin, une sensation au quotidien, d'un manque de relationnel, de sociabilité. « *J'ai senti un léger sentiment d'abandon, une fois arrivé à la pige* ». « *Ce qui m'a surpris depuis mon arrivée dans la profession (comme pigiste) c'est le sentiment de solitude. Il est difficile en tant que pigiste de se sentir intégrée dans une rédaction, puisqu'on jongle entre plusieurs médias* ».

Problèmes financiers et galère :

La pige subie est synonyme d'une fragilité financière, qui engendre chez la plupart une profonde anxiété. Les rémunérations sont basses, voire très basses. Nombreux sont ceux qui sont au SMIC, ou nettement en-dessous. Les rentrées d'argent peuvent être irrégulières, aléatoires, avec des retards dans les versements. « *Mon activité est fragmentée et réduite... Je ne travaille pas beaucoup. Je gagne moins de 12 000 € par année... Je peux ne pas travailler pendant un mois et toucher le chômage. J'essaie de gagner minimum 900 € (par mois) »*. Pour certains s'en suit une dépendance à l'égard des parents, ou de conjoints, notamment pour se loger à Paris, où se trouvent la majorité de ces emplois. Il va y avoir des situations d'endettement important et le recours inévitable aux emplois non journalistiques.

Pour nombre de jeunes journalistes la précarité débouche sur « la galère » : « *Là, c'était une vraie galère. Le prix de la connexion permanente. ... pas de travail, pas de salaire... nous n'avons aucune garantie quant au volume de piges d'un mois sur l'autre... l'argent tombe de manière irrégulière... il faut avancer les frais »*. Les revenus trop faibles contraignent à vivre au jour le jour, avec un stress omniprésent. « *J'arrive pas à payer mon loyer »*. « *... financièrement la pige, je m'en sors pas -1000 € par mois – pour un travail à plein temps. Les dettes s'accumulent, me stressent »*. Galère d'autant plus amèrement ressentie, qu'elle paraît sans fin : « *Comme si une fois qu'ils nous avaient étiquetés pigiste, il n'y a aucune possibilité (d'accès à un CDI, voire un CDD)»*.

La tenaille du surengagement, du jamais assez, sans reconnaissance ou gratification, à commencer par des revenus suffisants, est génératrice de burn-out précoces. Ceux-ci s'expliquent d'autant plus que la galère provoque une perte d'estime de soi, un sentiment de mépris de la part des hiérarchies, parfois de collègues. Ce déficit de reconnaissance, cette sensibilité à la dévalorisation, sont d'autant plus intenses et perçus comme une injustice, qu'ils ont énormément donné pour accéder à la profession.

Le Graal du CDI :

« *... j'ai décroché un poste en CDI, sur le terrain, à XXXX, toujours à (titre de la PQR). C'est une grande joie, un grand soulagement d'avoir enfin une stabilité professionnelle et personnelle »*. L'accès au CDI est vécu comme un véritable Graal. Cette stabilisation est minoritaire pour cette tranche d'âge, comme le montrent bien les chiffres de la Commission de la carte. Assez logiquement l'âge

intervient, avec davantage de CDI chez les plus âgés. La « CDisation » se retrouve davantage dans certains emplois et secteurs. Pour les emplois, les CDI sont nettement plus précoces, dans des niches comme le data journalisme, la web vidéo, la maîtrise de réseaux sociaux jeunes (Snapchat ou TikTok). Quelques rédactions parisiennes n'hésitent pas à embaucher presque immédiatement, ces profils peu nombreux, afin de les attirer et de les garder dans leurs effectifs. Les secteurs qui CDisent plus précocement, sont les presses locales, quotidienne et périodique. Certains éditeurs numériques peuvent également embaucher très vite en CDI, des compétences recherchées, même si le secteur est réputé pour l'emploi précaire.

« Les chefs » et la verticalité de la chaîne hiérarchique.

L'arrivée des jeunes journalistes en rédaction se traduit par le fait de devoir travailler sous les directives de « chefs ». Soit une tension immédiate avec leurs représentations d'un collectif intellectuel, où s'épanouir : «... *travailler en collaboration avec d'autres journalistes, échanger des idées, partager, s'entraider... J'aime travailler en groupe, partager des idées et des opinions, demander de l'aide et même travailler en groupe sur un papier ou un reportage qui le nécessite* ». C'est peu dire que le contraste est de taille, qu'il s'agisse de verticalité, de comportement du management, de confrontation à du pré-pensé ou de compétence des encadrants.

Verticalité.

Ils sont unanimité dans la description des directives, des consignes, des ordres émanant de ceux qu'ils qualifient de « chefs ». Le modèle, serait celui de la verticalité. Qu'ils soient en desk, en reportage, rédacteurs radio ou télévision, localiers, etc., ils se voient, en bas, d'une chaîne, qui leur laisse peu d'autonomie et de marge d'initiative. « *Le management souvent très vertical avec peu de marges de manœuvres pour discuter des sujets ou changer des angles. Le reporter est très peu considéré et la commande très précise : Il faudrait qu'il parle de ça et dise ça, ça et ça* ». Le constat est d'autant plus délicat qu'ils imaginaient un métier beaucoup plus indépendant, évolutif, voire créatif au sein d'un collectif horizontal. « *On est des gens qui n'ont plus envie d'être dans ce management très vertical...* »

Comportement, expression verbale, expérience de la violence :

Il n'est pas exagéré de parler de « choc » pour décrire du ressenti dans la confrontation à la hiérarchie. Celui-ci se situe, d'emblée au niveau de leurs valeurs, leur éducation, voire un mode d'être générationnel, qui viennent buter sur une culture de l'encadrement. Cette culture s'exprime dans des comportements, des modes de décision, des formulations des directives. C'est peu dire qu'ils se heurtent à une expression verbale, qui les déstabilise, les blesse. « *(chez) les chefs, c'est assez rare de mettre les formes* ». Il est symptomatique, qu'ils parlent ici de violence : « *Je ne m'attendais pas à une entrée dans la vie professionnelle aussi violente* ». « *Je me suis fait engueuler très violemment, par mon chef. Rien ne justifiait une telle violence* ». Cette

violence verbale peut aller jusqu'aux insultes. Le plus souvent elle s'exprimera dans des expressions dans lesquelles est mise à mal leur image d'eux-mêmes. Ils, se voient « *moqués* », « *parler comme à des chiens* », « *se sentir dénigrés* »,... De cette violence verbale pourra découler l'idée de « *harcèlement moral* ». « *Ces six mois ont été une véritable torture, avec en prime du harcèlement moral du côté du management* ». Des « *chefs harceleurs* », qu'ils voient éventuellement déplacer d'un poste à l'autre, sans jamais de sanction. Au-delà des mots, les références sont nombreuses à des mimiques, voire des gestuelles agressives ou humiliantes.

La violence prend la forme d'injonctions impossibles à discuter : « *Si, vous n'êtes pas contents, si vous ne voulez pas la faire. Vous prenez la porte* ». Elle est aussi ressentie dans un arbitraire au sujet de décisions en rapport avec leur emploi, comme d'imposer ou non un délai de carence, qui ne s'applique pas aux autres journalistes en CDD. Le ressenti est le plus souvent décrit comme traumatisant, dévastateur, laissant des traces profondes, jusqu'à des épisodes dépressifs : « *... la confiance en moi a été brisée... J'ai vu une psy, puis une autre... J'ai clairement une rancune envers mon ancien chef, qui m'a dit que « j'aurai une belle carrière, mais hors du journalisme »* ».

Apriori et pré-pensés.

La verticalité s'expérimente, au jour le jour, dans les consignes éditoriales édictées en amont du travail à réaliser. Dans celles-ci ils ont le sentiment de buter sur des aprioris, des grilles des lectures orientées, du pré-pensé sur l'actualité, la société, certaines catégories sociales. Ces aprioris et pré-pensés, à leurs yeux, biaisent la collecte même de l'information. L'illustration de ce prêt à penser de l'information se révélerait particulièrement avec les micros-trottoirs, dans lesquels les angles, les profils des personnes, les paroles recherchées, sont prédéfinis et imposés. Un moment fort de la confrontation aux à priori des chefs, aura été le mouvement des Gilets jaunes, avec les angles privilégiés et surtout les représentations des personnes mobilisées. Peut-être, d'ailleurs que les « chefs » n'ont d'autres références et problématiques que d'appliquer des consignes de productivité, de recherche d'audience, de bienpensance, descendant, tout droit, des niveaux plus élevés de la chaîne hiérarchique. « *... quand on subit des injonctions, qu'on juge incompatibles avec notre métier, ça fait mal. Et notre travail perd son sens* ».

Questions de compétence :

Un sujet fait débat dans le rapport à la hiérarchie, celui de la compétence de l'encadrement. La critique peut être générale et concerner le management dans son ensemble. « ... *ça ne s'est pas très bien passé avec mon chef, parce que le management n'était pas très bon* ». Elle concerne cependant le plus souvent l'absence d'explications dans les objectifs de l'entreprise et de la ligne éditoriale : « ... *la politique du journal émane du siège... ne sachant pas tellement quelles sont les projections de la direction... ce qui est prévu, on ne se sent pas tellement impliqué* ». Viennent ensuite les défauts d'organisation. Le registre le plus nourri porte ici sur la mauvaise qualité du relationnel, et plus particulièrement un autoritarisme dans les consignes éditoriales, etc. « *Côté management, il y a des choses à travailler. Il y a pas trop de prise en compte des évolutions ou des choses que peuvent ressentir les personnes* ».

Aux yeux de nombre de jeunes journalistes le défaut de compétence managériale, découlerait d'une absence de formation des cadres, eux-mêmes anciens journalistes. La plupart seraient d'anciens « bons » journalistes, promus pour cette raison, sans qu'ils n'aient, ni les connaissances, ni les qualités requises dans l'animation d'équipes. Face, aux difficultés rencontrées dans la direction des personnes ceux-ci se replieraient, sur leur parcours personnel : parce qu'ils sont passés par-là, parce que cela a toujours été comme ça, sans parler de l'impératif d'être journaliste « *90% de son temps* ». Ces 90% exprimeraient, un manque de maîtrise de l'organisation, doublé d'une idéologie du surengagement, du tout pour le métier, voire du sacrifice. « *Il y a une volonté délibérée de nos chefs de sacrifice pour la cause du journalisme. Le bien-être de l'employé n'est pas le sujet. Ce qui compte c'est le dévouement* ». Comme si la sélection par la résistance physique et psychologique était gage de qualité journalistique.

En presse quotidienne régionale, gros employeur en CDD, mais aussi en CDI s'exprime un doute spécifique, vis-à-vis du management, à propos de l'avenir du média lui-même. Le doute porte sur la capacité à pérenniser l'existence de celui-ci, au regard des stratégies rédactionnelles. Beaucoup s'interrogent ainsi sur les organisations et objectifs en matière de numérique : « ... *la direction demande toujours plus de contenus web par jour. Il y a la vidéo... une vidéo par sujet, ... (pourtant) « nos revenus, c'est 80 à 90% le print* ». D'où ce doute existentiel : « *Y aura-t-il encore de la PQR demain ?* ».

Déficit de maîtrise du numérique :

Le numérique cristallise le sujet de la compétence des chefs, qu'il s'agisse des nouveaux outils et supports de l'information, à commencer par les réseaux sociaux, la vidéo et les publics de ceux-ci, plus souvent jeunes. Les propos pointent ce qu'ils perçoivent comme une ignorance relative des outils ou contenus produits : «... *quand on a nos chefs qui ne sont pas forcément formés là-dessus, cela donne parfois des choses un peu ridicules dans l'écriture...*». Singulièrement, beaucoup ne comprennent pas la méconnaissance et peut-être encore plus l'absence de pratique de Twitter, de YouTube ou autres plateformes, perçus comme incontournables dans le paysage des médias en recomposition. « *...notre chef ne connaît rien à Twitter et Insta... Il n'a même pas de compte. Je trouve ça problématique pour quelqu'un à la tête du web* ». « *... il y a un problème de niveau... on a le mot « web first » mais on est nuls sur Twitter. Ballot !* ». Or cette ignorance, voire les contre-sens qui l'accompagnent, ne peuvent, aux yeux de ces jeunes, qu'engendrer une incompréhension des comportements de publics de leur âge et de leur manière de s'informer via les réseaux sociaux ou les plateformes, plutôt que les médias traditionnels ou leurs sites d'information. Le constat et la critique sont d'autant plus virulents, qu'il s'agit de domaines qu'ils maîtrisent particulièrement bien, par leur formation.

L'aspiration à la bienveillance :

Par contraste un thème émerge, bien identifié par Amandine Degand dans ses recherches sur les jeunes journalistes belges, celui de la bienveillance. Certains l'ont rencontrée et la vivent au jour le jour au sein de leur rédaction ou venant de ceux qui commandent leurs piges. « *Le management à (nom d'un quotidien national) est super flexible. Ils sont super sympas* ». Ils sont cependant minoritaires, appartenant toujours aux mêmes rédactions. Soit l'idée qu'il y a bien des contextes d'entreprises qui travaillent à l'ambiance, aux formes d'échanges, aux modes de management en leur sein et d'autres où ce n'est pas une priorité. Fussent-elles moins nombreuses les références à la bienveillance sont riches d'enseignement, car elles dessinent ce que les jeunes journalistes attendent du management.

Une hiérarchie bienveillante, ce serait d'abord des cadres, qui ont accueilli avec intérêt les jeunes, nouveaux arrivants, alternants, pigistes et CDD. Ils ont pris le temps de faire connaissance, de comprendre les dispositions et attentes de chacun, avec une certaine empathie. Ils ont su porter attention, avoir les paroles, faire les gestes, qui permettent de se sentir reconnu en tant que personne et professionnel et non de simples pions interchangeables. « *XX et YY m'ont amené*

plus de rigueur, plus de fond. Il y a des personnes comme G et A, qui vraiment m'ont fait franchir des caps ». Des chefs bienveillants sont en effet, des encadrants expérimentés qui accompagnent le jeune collaborateur, surtout dans les premiers temps, en apportant l'attention à sa manière de travailler, à ses productions. Il y aura des « retours » réguliers, des points – bilans, qui permettent d'avancer, de progresser dans son activité. L'attente est celle de « *conseils* », plutôt que de commentaires « *cassants* », voire humiliants.

L'expression de la bienveillance la plus appréciée, a trait à la confiance, qu'il s'agisse du traitement d'un sujet, de la réalisation d'une enquête, une interview, etc. « *Ce que j'aime... c'est qu'on m'a fait une grande confiance* ». « *Il m'avait fait confiance, aussi, sur un gros sujet, assez casse gueule. La confiance, ça fait du bien* ». « *Ils ont tous été super gentils et m'ont carrément fait confiance* ». C'est cette confiance, qui va donner les moyens de gagner en autonomie, comme facteur de progression : « *Ce qui me plait, c'est qu'on me fasse confiance... On me fait confiance et je peux augmenter en compétence* ».

Vivre en rédaction.

L'expérience du vécu en rédaction est très diverse selon les circonstances de l'entrée dans celles-ci, du climat relationnel, du style de management, des collègues de générations différentes, des conditions de travail, et bien sûr de la subjectivité des uns et des autres. Ils y ont été préparés, dès la formation. Pour certains cela a été un soulagement de constater que les choses se passaient bien. Pour d'autres en revanche, cela a pu être difficile et prendre la forme d'une épreuve.

Ambiance :

« L'ambiance de la rédaction compte beaucoup pour moi, cela rend le métier plus humain ». « Franchement, il y a une ambiance pourrie. Quand on rentre là-dedans, tout le monde est au bout du rouleau ». Le vivre en rédaction est une expérience complexe et ambivalente. Il est attendu, désiré, autant que redouté. Les formateurs ont souvent dressé des tableaux impressionnants, d'hyper-concurrence, d'activité intense. Et de fait, que ce soit par une succession rapide de CDD, au travers de la pige, voire de CDI, nombreux sont ceux qui décrivent des vécus compliqués, dans lesquels ils se sentent en difficulté, fatigués, voire « épuisés ». *« ... la rédaction à laquelle je suis rattachée est un peu en tension, en ce moment. Il y a eu plein de problèmes par le passé : de relations entre les personnes, notamment les rédacteurs en chef ».* Un facteur de durée intervient ici : des situations, acceptées en début de parcours, seront par la suite mal vécues, voire rejetées. Tous n'ont pas, bien sûr, une vision négative de leur vécu en rédaction. Cependant des traits communs marquent les individus, dans un contexte où les facteurs d'économie du secteur, influent lourdement.

Horaires :

Par ses caractéristiques propres, le métier impose des horaires atypiques et surtout une amplitude, qui dans certaines rédactions peuvent être extrêmement prégnants. *« Il est 22 heures, je suis là depuis 10 heures ».* *« Arriver à 10 heures du matin, partir à 22 heures le soir, sans raison vraiment valable... Il faut avoir écouté les matinales et lu les journaux... ».* *« Je bosse six jours par semaines et vais terminer à l'heure où les gens vont se coucher ».* *« C'est l'amplitude horaire qui est le plus dur à encaisser, parce que la fatigue devient chronique... ».* Cette amplitude horaire sera variable selon la périodicité, le support, l'emploi, le

rapport à l'actualité et bien sûr la ligne éditoriale. *« Quand je vais dans le sud faire un reportage, il faut faire l'aller et retour dans la journée. Je me lève à 6 heures du matin, retour à 23 heures, pas payée en heures sup ».*

L'impression générale pour les jeunes journalistes est cependant que cette amplitude horaire est allée en augmentant, notamment dans les médias locaux, avec des débuts de journées plus tôt, alors qu'elles peuvent se prolonger très tard. Le web est décrit, comme le facteur conduisant à cet élargissement de l'amplitude horaire : *« Le développement du web nous amène à devoir être davantage disponibles sur des plages horaires plus grandes... les notifications sont là, tard le soir, le week-end ou en congés ».* Ces horaires prolongés ne donneraient pas forcément droit à des coupures ou des pauses, déjeuner notamment. Et le problème est que, pour certains, cela ne s'arrête jamais, avant comme après les périodes en rédaction : *« Un métier qui continue après le travail ».* Soit le problème souvent insoluble ou pas posé, du droit à la déconnexion, d'autant que tous ne disposent pas d'un Smartphone professionnel. : *« ... j'aimerais déconnecter totalement ».* *« J'ai un téléphone professionnel... je l'éteins quand je sors (de mon travail). Et le week-end, je ne le rallume pas, les vacances, je ne rallume pas ».* Ces horaires peuvent être l'objet de ce qu'une journaliste qualifie de *« clivage générationnel »* : *« C'est un peu un conflit de génération. J'ai entendu des gens d'autres générations qui disaient qu'on était un peu une génération de flemme. Qu'on travaillait pas beaucoup. Parce qu'on ne voulait pas travailler forcément en dehors des horaires ».*

La question des horaires ne se résume pourtant pas aux amplitudes, sachant que le sujet sera plutôt celui du moment où se situent les périodes de travail, très tôt le matin ou tard le soir. C'est particulièrement le cas en audiovisuel et singulièrement en radio ou dans les chaînes d'information en continu. A cela s'ajoute le sujet des horaires décalés, qui changent d'une semaine ou d'un mois à l'autre. L'organisme s'adapte péniblement à ces rythmes particuliers, surtout lorsque les changements sont fréquents. Il faut alors repenser la vie familiale, sociale, amicale, en fonction du fait de travailler alors que les proches se rencontrent, échangent, etc. avoir du temps libre, lorsque tout le monde travaille. Certains y arrivent, d'autres non.

Permanences et disponibilité :

Au-delà des horaires, un sujet est très sensible, celui des permanences - de week-end ou de jours fériés -, ainsi que des « astreintes ». *« Je travaillais tous les week-ends ».* Aux yeux des jeunes journalistes, permanences et astreintes échoiraient

en priorité aux « nouveaux », aux plus jeunes, « à ceux qui n'ont pas d'enfants ». « C'est le tout début, donc on te prend le week-end ». Pour beaucoup cette disponibilité attendue rime avec une impression d'éloignement de leurs proches, familles, amis, voire de ne pouvoir entretenir de vie sociale. Certains, font le lien ici avec un « entre-soi », une forme de « bulle sociale », par le fait de ne pouvoir entretenir des relations personnelles, voire de vie affective, qu'entre journalistes... qui comprennent les contraintes particulières du métier. « On m'invite à des soirées, aux vacances entre amis. Je décline deux fois sur dix... Je travaille deux dimanches par mois ça me bousille ma vie familiale ». En presse régionale, les « astreintes » ou « permanences de faits divers », plusieurs fois dans le mois, se situent en dehors des horaires de la rédaction, pouvant amener à intervenir n'importe quand, à n'importe quelle heure, pour une durée indéterminée, en étant confronté à des situations d'autant plus éprouvantes que l'on n'est pas encore rompu aux drames du quotidien. « ... permanences de faits divers, la nuit 4 à 5 jours par mois... Il faut enchaîner le poste le lendemain ».

Intensité du travail :

L'intensité du travail constitue un autre sujet de préoccupations. Celle-ci, pour certains, revêt une dimension purement quantitative sous forme de norme de productivité. Ce serait particulièrement le cas dans les postes et les médias centrés sur la conquête de l'audience. « 9 heures – 17 heures, avec 30 minutes dej... J'écrivais à un rythme effréné entre 10 et 15 articles par jour. C'était délirant... Je me disais « ouvrière de l'info » ». « ... journées ou semaines très dures, du fait de l'augmentation croissante du nombre de choses à faire... un sentiment négatif, ayant souvent l'impression de faire de l'abattage de copie... le nombre de petites manips a beaucoup augmenté, laissant trop peu de temps pour travailler correctement ». L'intensité résulte aussi de la multiplicité d'activités à combiner dans la journée, comme pour le localier, qui va devoir produire, en continu, des formats différents pour plusieurs de supports : « ...reportages, couverture, portrait, entretiens, photo...je peux faire de la vidéo et du montage, du partage d'article et gérer les réseaux sociaux ».

Travailler sur support numérique :

Pour de nombreux jeunes fraîchement diplômés, accéder à une rédaction, c'est travailler sur support numérique. « J'ai toujours travaillé dans des services où j'étais affecté au web ». « Quand on sort d'école, on nous a forcément formé au web. Donc, on ne se pose pas la question de ce qu'on sait faire ou pas ». Travailler au web, notamment en desk n'a rien de surprenant et se présente comme une

évidence au regard de leurs compétences. Se pose ensuite la question de la durée de cet emploi et des perspectives d'évolution. Quelques-uns, parmi les plus fraîchement sortis d'écoles apprécient le fait de traiter d'un peu de tout, d'être en prise directe avec le flux des nouvelles et des événements. Cependant travailler en desk, à 25 ans, n'est pas vécu de la même manière à 30 ans. *« Je me souviens d'avoir eu ce ressenti d'être éternellement junior. On me disait de patienter. Mais c'est long 5 ans à faire du desk ».*

Avec le temps, travailler sur support numérique - hormis des compétences et des postes particuliers, tels que la data, la vidéo pour web télé, etc. - va rimer avec un cumul des frustrations ou des problèmes déjà évoqués, soit les cadences, les horaires décalés, *« travailler en brigades »*, etc. Et puis ce sont les questions d'intensité, avec la mesure de celle-ci, en nombre d'articles à produire, à la journée ou demi-journée, si ce n'est dans l'heure. *« A XXX C'était cinq papiers par jour... Il fallait que je reste au bureau. On était des machines ».* *« Je suis forcément passée par des desk web – un article par demi-heure ».* *« J'ai l'impression d'écrire plus pour Google, que pour les lecteurs... C'est du batonnage ».* La frustration par excellence est celle du terrain, avec un *« journalisme assis »* : ne jamais ou quasiment jamais sortir de la rédaction, n'avoir de contacts extérieurs que par téléphone ou en ligne.

Pour plusieurs d'entre eux, le numérique au sein de jeunes rédactions expose à un déficit de vie et de réflexion collective. Un symbole de celui-ci, sera l'absence ou les très rares moments d'échanges en présentiel, à commencer par les conférences de rédactions. Les consignes arrivent par ordinateur, sans pouvoir en discuter l'objet, le sujet ou l'angle. Cela sera d'autant plus pesant pour les précaires, à la pige, à la journée ou en courts CDD : *« On ne discute pas dans la rédac... C'est dématérialisé. Ça a un côté rude. On est toujours face à l'écran... Je suis en sous-sol. Je ne vois pas la lumière... Le côté usine, en fait ».* Pour quelques-uns travailler dans un pure player numérique se sera traduit par des normes déontologiques, comme un droit insuffisamment pris en compte *« (Nom d'un pure player) ne respectait pas du tout le code du travail. Tout le monde était auto-entrepreneur ».* *« On m'a demandé plusieurs fois d'écrire de faux papiers, de fausses tribunes, de complètement bidonner des trucs ».*

Au-delà des conditions concrètes de travail, plusieurs journalistes ont le sentiment d'être déconsidérés, en travaillant au web : *« Au niveau du service XXX, le web est assez déconsidéré ».* Une impression qui peut se lire dans les propos, les attitudes des collègues, qui ne valorisent ou ne relaient jamais le

travail de leurs confrères du numérique. Et, puis il y a les orientations des managements qui fourniraient moins de moyens au web : « *La direction de l'info met beaucoup de moyens sur (le média de l'entreprise) pour les reportages (destinations lointaines). Nous on ne nous envoie même pas au (site en région parisienne).* »

Préserver sa vie personnelle, se protéger :

Quel que soit le support et au regard des contraintes propres à chaque média, les jeunes journalistes se distinguent le plus souvent de leurs collègues plus âgés dans la manière d'envisager l'équilibre entre vie professionnelle et vie privée. Rares sont ceux, qui considèrent normal de sacrifier sa vie personnelle : « *Mon métier est une vocation, une passion, mais je ne sacrifierai pas tout pour lui* ». « *Je n'ai pas envie de glisser dans un rythme où je ne vivrais plus que pour ça* ». Aux yeux de la plupart, la vie professionnelle ne pourrait être réussie, sans que soit préservée la vie personnelle. « *Pour moi garder un rapport sain avec le métier, c'est qu'il ne bouffe pas notre existence* ». « *Je ne veux pas sacrifier mon équilibre de vie, ma santé, mes amis, ma vie sentimentale dans le journalisme* ».

La vie personnelle c'est bien sûr la famille, mais cette génération évoque tout autant les amis, la vie sociale, les loisirs, le sport, d'autant plus lorsqu'il est pratiqué à haut niveau. D'où la contestation assez générale de l'affirmation affichée par des chefs pour qui « *90% du temps pour un journaliste doit être voué au travail* ». Autant dire que le sujet se complique pour les pigistes avec une confusion, vie privée - vie professionnelle, qui s'impose davantage. Cependant, la plupart disent s'employer à marquer des limites, en établissant des timings ou en s'imposant des routines quotidiennes (les heures de promenades du chien), des espaces travail à leur domicile, y compris dans les logements exigus parisiens ou des grandes métropoles. « *J'ai un bureau séparé de ma pièce à vivre* ».

Discrimé.e.s.

Et si cette propension à exiger toujours plus de disponibilité faisait système au point de poser la question de discriminations par l'âge, selon le genre, voire l'origine sociale.

« **Maltraités parce que jeunes** » :

Très nombreux sont ceux qui ont le sentiment d'être « *Maltraités, parce que jeunes* ». « *La jeunesse est rédhitoire* ». Ce sentiment est d'abord nourri par la conviction de se voir systématiquement réserver « *le sale boulot* », la précarité, les salaires indécents, certains sujets, l'ignorance de leurs compétences. Ils pâtiraient d'une sorte de clivage générationnel, palpable chez les chefs, mais aussi plus largement chez leurs collègues plus âgés (« *les boomers* »). « *Il y a une vraie cassure de mon point de vue, avec la génération qui a entre 45 et 60 ans... pas les mêmes priorités, pas les mêmes enjeux* ».

Être jeune serait d'abord faire face à des conditions de travail plus difficile, l'impression de travailler davantage que les plus âgés : « *Il y a un clivage entre les jeunes et ceux qui écrivent pour le print, qui sont plus âgés... leur rythme de travail est moins soutenu que le nôtre... En tant que jeune journaliste, j'ai un peu l'impression d'être un ouvrier de l'information* ». Soit une forme de déclassement dans l'activité qui se marque par un accès toujours plus lointain aux CDI. Comme deux poids deux mesures : « *Nous on ne nous trouve pas de postes et il y a les vieux briscards qui ne veulent pas lâcher, qui viennent une fois par semaine* ».

Les salaires sont un point de cristallisation du sentiment de discrimination, avec deux aspects complémentaires : en premier lieu, ils estiment être peu payés, eu égard à leur formation, comparativement à d'autres branches où exercent leurs anciens condisciples de classes prépas, d'IEP, etc. « *Bac+5, pour à peine le SMIC* ». « *... avoir deux masters pour un SMIC* ». En second lieu ils observent, les décalages avec leurs confrères plus âgés « *pour un même poste, un même travail* ». Ils n'ont pas fait ce travail pour l'argent, mais ils soupçonnent que cette discrimination par la rémunération relève d'une logique du management : faire partir les plus âgés mieux payés, bénéficiant d'avantages, afin d'embaucher des jeunes, peu payés et plus fragiles : « *Il y aura des départs et des recrutements. Les départs c'est les anciens... Et les recrutements ce sera des nouveaux, malléables, tout jeunes, tout frais... et moins payés* ». Sans compter que les plus

âgés semblent trouver cela normal. « ... *les plus anciens, mes collègues qui ont 45 ans, considèrent comme je suis jeune, je dois accepter un salaire un peu déplorable* ».

Une véritable colère naît de l'impression d'être, en tant que jeunes, interchangeables, substituables, voire « *jetables* ». Soit l'image d'une génération dévalorisée, sans reconnaissance des qualités de chacun. « *Tu es une matière jetable. On te jette... parce qu'il y en aura un autre, plus malléable que toi* ». « ... *la sensation d'être interchangeable. Demain, c'est moi. Après demain, ça sera une autre... Là on a besoin, là on n'a plus besoin* ». Et, là encore se cumulerait aussi bien l'attitude des chefs, que celle des collègues plus âgés, avec l'idée de « *coupure générationnelle* ». « *Une certaine condescendance des collègues plus âgés... Il y a un manque de considération... considérés comme des pions, des bouche-trous, ballotés au bon vouloir des commissions d'embauche* »

Ils ont tellement investi dans un parcours de formation difficile et ils ne voient même pas reconnues leurs compétences : « *Les chefs raisonnent trop en matière d'âge* ». La colère est d'autant plus forte qu'ils ont le sentiment d'être mieux formés, plus armés intellectuellement et techniquement que leurs chefs, et nombre de leurs collègues plus âgés. Cette négation de leur compétence se concrétise aussi dans cette impression qu'on leur « *concède* » un travail, comme une forme d'obole. Comme s'ils devaient mendier celui-ci. « ... *t'es jeune, donc on va t'offrir du travail. On va te donner la chance d'avoir du travail... parce que jeune on est sans expérience, nuls, incompetents ou quoique ce soit* ». « *On n'est pas des mangeurs de travail* ». Sans parler que certains se sont entendu dire qu'on préférerait à leur poste « *un ou une vraie journaliste* ».

La boucle paraît se boucler, avec l'attribution des sujets traités. D'un côté, il y aurait les sujets qu'un jeune se voit contraint de traiter parce que « *que les vieux ne veulent pas (les) faire* », à commencer par les micros-trottoirs « *parce que c'est chiant* ». « *Il y a vraiment un manque de respect. Dès que c'est galère, ils te le donnent, parce que t'es jeune* ». De l'autre côté les sujets qu'ils proposent seraient systématiquement rejetés : les femmes, l'écologie, la transidentité. « *Ah, bah, les jeunes, l'écologie, ils nous font chier* ». « ... *c'est des sujets woke* ». Alors que pourtant, « *Nous ça nous intéresse et potentiellement les jeunes lecteurs, ça peut les intéresser* ». En région une variante prendrait la forme du : « ... *c'est un truc de jeunes, qu'on n'a qu'à Paris, quoi* ».

Sexisme et harcèlement :

Toutes les jeunes femmes journalistes ne parlent pas de sexisme, nombreuses sont cependant celles qui disent devoir y faire face, avec plus ou moins de gravité et un impact plus ou moins fort sur leur déroulement de carrière, voire leur santé. Le sexisme est d'abord une question d'ambiance, de climat général dans une rédaction, voire une « spécialité ». « *un climat sexiste dans les rédactions* ». « *(nom d'un titre de presse régionale) où régnait le sexisme, ponctué de temps en temps d'homophobie et de racisme... les journalistes femmes prenaient souvent des réflexions sur leur tenue, beaucoup de commentaires et de discussion à connotation sexuelles entre mecs, des hypothèses sur la vie sexuelle des collègues féminines... Mon surnom donné par le chef « ma poule* ». Certaines parlent d'atmosphère de « *boys band* » : « *Il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes dans les rédactions (de sport), avec tout ce que cela engendre : boys club, mauvaises blagues* ».

Les différences de rémunération sont l'expression, la plus commune, de la discrimination de genre. Ils ont tous fait les mêmes études. Ils ont suivi les mêmes cursus, durant lesquelles les filles étaient souvent plus brillantes et pourtant, celles-ci se voient attribuer des salaires inférieurs : « *embauchée à 1500 € net... je me rend compte que certains de mes collègues masculins, qui ont le même âge que moi, sont à 1900 €* ». « *J'ai rapidement nourri une frustration liée à la rémunération qui était inférieure à celle de mon collègue masculin... un écart de 200 € brut... pour le même poste, les mêmes missions* ». A ce constat, va succéder l'appréciation de différences dans les évolutions de carrière : « *Les femmes n'ont pas accès à certains postes : les postes à responsabilité* ».

Les affectations de services, ainsi que les domaines et les sujets traités sont, en effet, une autre manifestation de la discrimination de genre : « *... se faire attribuer systématiquement certains sujets... sensés être féminins, comme l'éducation* », ou à l'inverse : « *... dans le métier de terrain, (règne) une grosse misogynie ordinaire et assumée de la part de nombreux confrères d'un certain âge... que les femmes ne pouvaient et ne devaient pas se pointer sur des terrains à risques... parce qu'elles seraient moins fortes, moins blindées psychologiquement* ». « *... le sport est toujours raconté de la même manière, par les mêmes personnes... les femmes auraient des voix trop aigues pour les auditeurs ou les téléspectateurs* ». « *la remarque sexiste en radio, la plus commune, est celle sur la voix : trop aigüe, trop douce, trop faible* »

Au quotidien le sexisme prend des formes plus diffuses, imprégnées dans les comportements, dans les réunions, les conférences de rédactions, etc. Là elles

ne pourraient jamais terminer une phrase ou s'entendraient expliquer un sujet, dont elles sont les spécialistes : « ... *des schémas qui se répètent – mansplaining – une fois un collègue m'a dit, à la prochaine réunion, je compte combien de fois, on te coupe la parole et combien de fois tu arrives à finir une phrase* ». Et puis il y a cette sensation de se retrouver opposées les unes aux autres : « *Dans ce métier on a souvent opposé les filles entre elles* ».

Le sexisme peut émaner d'origines multiples y compris des sources, des interlocuteurs sur les réseaux sociaux ou le terrain. « *Les femmes sont moins bien traitées, que ce soit dans l'entreprise ou par des sources, ça c'est clair* ». Pour les sources, les femmes seraient « *Jeune parce que femme* », quel que soit l'âge de la journaliste. « *Femme on est toujours jeune* », remarque ironiquement une pigiste. « *On me parle un peu comme si j'avais 15 ans* ». « *Vous êtes jeune. Vous êtes la stagiaire ?* ». « *Par rapport aux sources, j'ai souvent été confrontée à des discriminations de genre et d'âge... hommes qui parlent avec condescendance ou infantilisation... certains se permettaient de me toucher et des remarques entre collègues, comme, celle-là je la coincerais bien dans un coin* ». Du public peuvent également venir des propos stigmatisants, à l'image de cette journaliste de sport qui se rappelle avoir entendu « *Retournes en cuisine ! une femme qui parle de sport* ».

Une limite est parfois franchie avec les harcèlements. Ce sont plus souvent des cas de harcèlement moral, plus fréquemment exprimés par les femmes, ceux-ci ayant été constatés par des instances disciplinaires. Mais il y a aussi des cas de harcèlement sexuel, certains faisant l'objet de poursuites judiciaires. « *Là-bas (nom d'une rédaction) j'ai été harcelée par l'un de mes chefs... je n'étais pas la seule. Chef (qui) avait une sensation de toute puissance et d'impunité* ». « ... *blagues sexuelles, orientation sexuelle – j'étais forcément lesbienne (expression) d'une forme de liberté et de toute puissance, qui a mené à des comportements intolérables* » Ce harcèlement sexuel ne se produit pas forcément au sein de la rédaction. Il peut et il y en a souvent, aussi, sur le terrain ou auprès de sources : « *Les politiques, j'y ai toujours droit... C'est tout le temps. Là j'ai encore un problème de harcèlement sexuel... J'ai l'air assez jeune. Je suis de petite taille... pour eux (je ne suis) pas une journaliste, mais une poupée ou un objet sexuel* ». « *Une source me demande si je fais l'amour dans le noir ou pas* ».

Le sujet du harcèlement a d'ailleurs, pour certaines, franchi les portes de l'école de journalisme. Celles-ci ont eu à connaître du harcèlement de « la ligue du LOL », qu'elles aient été alors en formation ou en rédaction. A leurs yeux, leurs

écoles, n'auraient pas su prendre la dimension du problème et les protéger, laissant chez elles des traces indélébiles. « ... *le peu de confiance que nous avons dans la direction s'est brisé lors des suites de l'affaire de la « Ligue du LOL, début 2019... Plusieurs étudiantes s'étaient exprimées sur des faits de harcèlement en rédaction couverts par XXX* ». Il y aurait d'une manière générale, indifférence ou sous-estimation des rédactions et des directions, face au harcèlement sexuel ou moral. Les réactions sont tardives, certaines se prenant à espérer dans des « *évolutions en cours* » : « *Juste après 2020 – 2022, il y a eu énormément de gens qui ont été virés de Radio France pour harcèlement sexuel* ». Même si elles constatent que bien souvent, « *les chefs maltraitants* » sont simplement déplacés : « *Il a été retiré de XXX et mis dans un service au siège* ».

Qu'il s'agisse de sexisme ou de harcèlement des différences très sensibles se font jour selon les rédactions. Des climats très toxiques perdureraient dans plusieurs d'entre elles, alors que dans d'autres au contraire une grande attention est désormais portée à ces questions. Plusieurs exemples sont évoqués, de crises, avec remise en question des organisations, de cadres, de salariés, avec des transformations substantielles.

Milieus populaires et « racisés » :

Pour plusieurs jeunes journalistes les discriminations qui les touchent ont trait à leur milieu social (parents de « milieux populaires »), ou / et à l'appartenance qualifiée « d'ethnique » ou « racisée ». Les premières alertes ont pu se produire dès la formation : « *A (nom d'une formation), j'ai vraiment eu l'impression de ne pas être à ma place, là-bas. Je me suis sentie jugée sur mon origine sociale* ». Ce sera ensuite lors de l'engagement dans le travail : « *Sinon, une discrimination qui existe partout dans ce monde, c'est celle du milieu social, mais cela c'est beaucoup plus insidieux* ». « *La méritocratie qu'on prône à l'école et qui n'existe pas* ». « *On ne maîtrise pas forcément les codes – étant issus du milieu ouvrier... le phénomène de plafond de verre pour certaines catégories de personnes... étant issues d'un « milieu défavorisé »... a-t-on accès à certains postes, certaines opportunités, comme d'autres pourraient l'avoir ?* ».

Une discrimination, moins fréquente - « *Les rédactions sont blanches* » - va combiner origines sociales et origines ethniques. « *Mon chef disait tout le temps « le black* ». Ces discriminations sont dans les rédactions, émanant de la hiérarchie ou des collègues. Elles peuvent prendre la forme de plaisanteries : « *C'est parce que c'est le quota ?* ». L'un d'eux parlera de l'impression « *qu'on le traite comme l'arabe de service* ». Là encore, reviennent les attributions de

sujets, de services ou de postes : « *Les photojournalistes... noirs, arabes ou issus de milieux populaires sont... envoyés par les rédactions sur les mêmes sujets, à savoir, quartiers populaires, rap et graffiti* ». Lesdites discriminations émanent aussi de sources et du public, via les réseaux sociaux, sous forme de « *flot d'insultes* », pour un propos à l'antenne ou suite à la publication d'un article.

Jusqu'à en être malade.

Horaires, disponibilité, intensité, tensions avec la hiérarchie ou les confrères plus âgés, les organismes et les psychismes sont mis à l'épreuve et peuvent trouver leurs limites. « ... *une fatigue chronique (découlant d') une sorte de stress permanent sur le besoin d'être en alerte tout le temps* ». « *Nous ressentons parfois une forme d'épuisement mental à force de jongler entre une grande variété de sujets, de sources, d'exigences et de multiplication des formats* ». Pour certains, les premières alertes ont lieu dès la formation. Plus nombreux sont les cas, où les fragilités se révèlent dans les premières années, voire les premiers mois de confrontation à la pige ou la vie au sein de la rédaction. Selon les personnes et les situations, c'est tout un éventail de manifestations qui se présentera de la simple consultation pour une grosse fatigue, un stress excessif, à un burn-out qui contraint à s'arrêter quelques semaines, voire plusieurs mois. « *J'ai fini par faire deux malaises. J'ai été arrêtée quelques fois, jamais longtemps* ».

Obligés de consulter, de se médicaliser :

La part de ceux qui disent consulter est impressionnante, extrêmement répandue, que ce soit auprès de leurs médecins traitants ou de la médecine du travail. Fréquemment, ces consultations conduisent à des prises de médicaments, ponctuelles ou dans la durée, à commencer par des anxiolytiques, afin d'être capable de travailler : faire face à une ambiance pesante, pouvoir prendre l'antenne pour un direct, assurer des flashs radios, etc. Plusieurs signalent des formes d'addictions précoces : « ... *nombreux cafés, boissons énergisantes, Guronsan, multiplication des pots, un verre en rentrant le soir* ».

Quasiment aussi importante est la proportion de ceux qui vont coupler cette première approche médicale, avec les consultations auprès de psychologues, voire de psychiatres. Assez banal, est le fait de signaler dans le fil de l'entretien, un suivi de psychologue dans la durée. Dans quelques cas, des signes de dépression sont évoqués et viennent expliquer, médication et soutien psychologique. Cependant pour beaucoup, il est simplement question de tenir..., faire face au rythme et à la pression.

Un second type de situations, plus rare, mais significatif, concerne la confrontation à un contexte traumatique. Cela va être le cas d'un ou deux

reporters de guerre, notamment durant la guerre civile syrienne. C'est aussi le choc ressenti lors de la couverture d'attentats en l'occurrence, au Bataclan, le 15 novembre 2015. Cependant l'accumulation de micro-agressions par l'image des banques d'images ou sur les réseaux sociaux crée tout autant ces syndromes post traumatiques, avec la différence que si les premiers bénéficient d'un soutien et d'un protocole de soins, les second sont largement ignorés par les hiérarchies. Il en va de même lors de l'émergence d'agressions traumatisantes sur le terrain comme lors du mouvement des Gilets jaunes, voire d'une agression au sein d'une rédaction lorsqu'une personne va faire irruption dans le quotidien le plus banal, menaçant de « *faire un Charlie Hebdo* ». Ici la banalité est un handicap. Les directions, comme les rédactions en chef, passés les premiers instants d'émotion, ne s'enquerront même pas, à propos de semaines d'insomnies, voire de traitements qui s'étaleront sur plusieurs mois. Faute de protocole de soins, chacun est confronté à sa propre recherche d'une ressource, parfois très aléatoire, en matière de « *soutien psychologique* ». Soit une profonde amertume : « *On était choquées. On n'est pas considérées, alors qu'il y a un truc grave... C'est violent quoi, de vivre ça... Il y a un truc qui déconne* ».

Burn-out :

Beaucoup plus fréquents sont en revanche les burn-out, en plein surengagement, lors d'une confrontation à une rupture professionnelle, face à un contexte professionnel toxique : « *Je me sentais redevable en permanence... Je n'arrêtais pas. Cela m'a mise dans une situation de burn-out. Il y avait du harcèlement moral de la part de la rédaction en chef, surtout vis-à-vis des femmes* ». « *... j'en suis partie, dans un nouveau plan social... complètement lessivée, au bord du burn-out, selon ma psy... Je n'étais pas au bord. J'étais complètement dedans* ». Quelles sont les manifestations du burn-out chez un ou une jeune journaliste ? Ils sont dans la plupart des cas, simultanément physiques, émotionnels, relationnels et intellectuels, bloquant toute possibilité de poursuivre l'activité : « *Troubles du sommeil, sautes d'humeur, fatigue impossible à effacer,...* *J'ai été diagnostiqué en burn-out par une psychiatre* ». « *La nuit, je me réveillais tout le temps. J'avais des crises d'angoisse. Je n'arrivais plus à dormir. Ça me stressait, je pensais au boulot. J'écoutais même plus mon compagnon. Je ne prenais pas de nouvelles de mes amis, de ma famille. Au niveau du corps, j'avais une diarrhée constante depuis que j'étais arrivée à ce poste. Un cycle menstruel complètement dérégulé* ». « *Avec le burn-out, j'ai du mal à réfléchir... c'est le brouillard dans mon cerveau* ». « *J'ai rapidement eu d'énormes douleurs dans le dos et les doigts... J'ai fait une crise d'angoisse... Je ne pouvais*

plus respirer. J'avais l'impression que j'avais fait un AVC..., la honte de faire ce job que je trouvais déontologiquement problématique ». « Il y a 3 semaines maintenant, j'ai craqué... J'ai senti la boule au ventre, de vives crampes au ventre, des crises de vomis, des insomnies, les pleurs, des cauchemars sur le travail... (ma médecin généraliste) m'a dit que c'était un début de burn-out... Elle m'a conseillé un psy du travail ».

Le docteur Yves Kossovsky, psychiatre spécialisé dans son traitement, décrit le burn-out comme le produit d'une forme de tenaille dans laquelle se trouvent pris les jeunes journalistes, avec d'un côté un surengagement, pour tenir dans la précarité, trouver sa place dans une rédaction ; et de l'autre le manque de reconnaissance, lorsqu'il ne s'agit pas de comportements toxiques de collègues ou de chefs, avec un sentiment de dévalorisation. C'est, par exemple, l'image de ce chef d'agence qui demande en cours de congé maladie si « *les vacances vont encore se prolonger* » ou si la personne qui est obligée s'arrêter « *a préparé le travail pour son remplaçant* ». Un autre classique est cette surcharge de travail au retour d'un premier arrêt maladie pour burn-out, sans oublier les remarques désobligeantes à son propos.

Un risque existe, qui est que chez les jeunes journalistes les premières alertes de burn-out apparaissent plus légères, avec de courts arrêts de travail. Une grande hétérogénéité semble ici régner chez les médecins généralistes, au risque de banaliser cette affection. Rien n'est pourtant plus comme avant et cela plane comme un arrière-plan, quelque chose qui pèse dans le quotidien, même une fois repris le travail : « *J'ai toujours beaucoup de mal à faire quoique ce soit... Manger est plus un automatisme, qu'une vraie envie... Je me laisse totalement aller... pour le tri des papiers, quand on est à la pige, ce n'est pas simple. Je n'arrive plus à me motiver à aller au sport. Tout est difficile et me coûte* ». Et pour certains, les arrêts se succèdent... toujours pour burn-out. Des burn-out, omniprésents, obsédants, banalisés, pour des personnes qui se disent « *épuisées* », « *fatiguées* », « *rincées* ». D'autant que dans quelques cas, ils font partie du quotidien de leur rédaction : « *J'ai vu au moins cinq personnes dans les rédactions, où j'étais, finir en burn-out* ». Les moyens d'en sortir sont le plus souvent long, outre les périodes d'arrêt, proprement dites : « *J'ai eu une thérapie avec un psychologue pendant plus d'un an* ».

Bien que pouvant affecter filles et garçon, les burn-out sont plus nombreux chez les femmes journalistes, dans cette enquête. Le docteur Yves Kossovsky, fait un lien direct entre cette surreprésentation féminine et le défi, plus grand, imposé

aux jeunes femmes journalistes pour s'imposer dans un milieu longtemps très masculin, qui reste traversé, comme vu précédemment, par de nombreuses manifestations de sexisme, notamment de la part de l'encadrement. A cet égard l'enquête sur les journalistes qui quittent la profession avait montré que le burn-out était extrêmement répandu chez les femmes quadragénaires, faute peut-être d'avoir insuffisamment pris la mesure des premières alertes intervenues, dès l'entrée dans la profession (Laure Delaubert. « A bout de force »).

Pige choisie et collectifs.

Y-a-t-il des alternatives, pour ceux qui vivent mal leurs premières années en rédaction. Dans l'histoire de la profession syndicats et associations sont des contre-points, des manières de se serrer les coudes. Ils occupent moins de place dans les pratiques des jeunes journalistes. En revanche, un phénomène s'affirme : quitter les rédactions, pour une pige, dite, « choisie » et trouver des ressources entre collègues au sein de « collectifs de journalistes ».

Syndiqués et représentants :

Il y a peu de syndiqués et militants actifs, parmi les jeunes interviewés. Une majorité a plutôt tendance à les ignorer : « *Je n'ai pas eu cette démarche de contacter des syndicats... l'idée ne m'est même pas venue à l'esprit* ». Ceux qui y font référence ont souvent un rapport consumériste à leur égard : obtenir une information, principalement. Quelques-uns sollicitent leur appui à des moments critiques. C'est cependant loin d'être la règle, tant certains craignent que cela les desserve, aux yeux de la hiérarchie, et pour la suite de leur carrière. La pratique associative n'est pas très importante non plus, même chez les pigistes, pour qui les associations spécialisées de journalistes partageant ce statut (Profession pigistes) sont, elles-aussi plutôt considérées comme des sources de renseignements. Une évolution se fait cependant jour, ici, avec l'apparition de problématiques revendicatives, face aux discriminations qui touche les femmes. C'est ainsi que de jeunes journalistes figurent parmi les fondatrices et les animatrices d'associations comme Femmes Journalistes de Sports (FJS).

Un secteur et une situation se distinguent clairement, celui de la presse locale, une fois acquise la sécurité d'un CDI. Plusieurs d'entre eux ont, alors, rejoint un syndicat. Dans plusieurs titres, quelques-uns de ces jeunes se sont regroupés, au sein même de ce syndicat, pour faire valoir leurs préoccupations propres et ont même été élus comme représentants.

Pige choisie :

Travailler à la pige n'est jamais l'idée au départ. En revanche des expériences traumatisantes en rédaction peuvent conduire à opter pour une pige qu'eux-mêmes qualifient de « choisie ». L'idée est de retrouver leur indépendance,

revenir à l'idée initiale de la profession. « *(la pige pour) ne faire que du journalisme, quand j'en ai envie... Ecrire des articles qui ont du sens pour moi et pour des médias respectueux du travail et de ses salariés... La seule chose qui ne change pas dans mes envies l'indépendance* ». « *...jamais, je ne pourrai réintégrer une rédaction à temps plein... j'adore trop ce que je fais aujourd'hui... : pour la liberté que j'ai parfois de refuser certains articles et aussi d'en accepter d'autres, pour le salaire que j'arrive à dégager... parce que je fais m'intéresse. Parce que j'ai peu à rendre compte à quelqu'un au-dessus, peut-être parce que j'aime bosser seule* ». « *... me permettre de m'épanouir dans des sujets que j'aime pour des médias que j'ai choisis* ».

La pige choisie permettrait de se spécialiser, de travailler dans la durée sur un sujet ou un thème, pour le travail « au long cours ». Selon leurs dires, grâce à la pige choisie ils échapperaient au hard news, aux clichés « parisiano-centrés » de l'encadrement, ainsi que du milieu. Ils ne dépendraient plus, non plus, d'un commanditaire unique, avec la possibilité de refuser une commande : « *Mon statut de JRI pigiste me convient tout à fait... me permet d'éviter les pressions de mes rédacteurs en chef et de leurs lubies* ».

Cependant la pige choisie impose de réunir des conditions d'expérience, de rigueur dans la programmation et la comptabilité, de maîtrise de domaines précis, de réseau de contacts auprès de rédactions susceptibles de recourir à eux. Ils savent que cette indépendance est marquée par « l'imprévisibilité » : « *Le grand bain... Je ne sais pas ce que je ferai à la rentrée* ». L'évitement de la hiérarchie et des rédactions, a un coût, celui d'une certaine frugalité, avec des aspects matériels pour se loger, accéder à des prêts bancaires, etc., voire personnels comme la dépendance vis-à-vis d'un ou d'un(e) conjoint(e). Et, puis, il y a cette de la solitude, dont certains disent souffrir. D'où l'idée des collectifs.

Le collectif comme ressource :

Cette génération est plutôt à l'aise avec la notion de « collectifs de journalistes », sachant que ceux-ci recouvrent, des formes et des réalités, très différentes. « *Je me suis mise dans le « Collectif W ». On est une cinquantaine de pigistes. On s'entraide... mon sentiment de solitude, je le soigne à partir de ce collectif* ». Les collectifs qui concernent le plus grand nombre prennent la forme de mailing-list, groupes Facebook, etc. fournissant des informations sur des postes, des contacts, des renseignements sur le droit, etc. à l'image de la liste des CDD de France Télévision ou du Forum pige. Très peu formalisés et souvent éphémères sont les collectifs par affinité et de rencontre, comme ces groupes Facebook ou

Snapchat d'anciens d'une promotion. L'enjeu est ici, plutôt l'entraide, le partage d'informations, de bons plans pour des piges, des CDD, des offres d'emplois, sans oublier le soutien psychologique à ceux qui ont « *un coup de déprime* ». Un collectif de promotion peut durer, se réunir chaque mois, et développer des projets communs, comme une exposition, à l'image de « Sillages » constitué de six anciens d'une « *promo d'EMI-CFD* », tous jeunes, ayant suivi à l'origine le parcours de photojournalisme.

Une catégorie montante de collectifs s'est créée pour représenter et exprimer les valeurs, les conceptions, les revendications d'une catégorie de journalistes. Les collectifs de femmes sont les plus nombreux, sachant que certains se définissent comme « jeunes », à l'image du collectif « *jeunes femmes pigistes de Midi-Pyrénées* ». Au printemps 2023, un de ces collectifs est créé par des journalistes « racisés », jeunes pour la plupart, l'AJAR (Association des journalistes antiracistes et racisé.e.s).

Les collectifs de journalistes :

Plusieurs jeunes, tenants de la pige choisie, vont davantage rechercher et trouver des « collectifs de journalistes », que l'une d'elle qualifiera de « proto-rédaction ». Ces collectifs – près d'une vingtaine - à l'image de Hors-cadre, Extra muros, etc. sont des organisations pour travailler ensemble. Certains ont leurs locaux. Ils partagent des moyens, des services (juridiques, comptables). Ils ont bien souvent des supports de valorisation des réalisations des membres (site web, page Facebook, etc.). Ils ont des moments d'échanges, de réflexion en commun, voire de soutien à ceux qui ont des moments difficiles. L'un d'eux a sa « conférence de rédaction » hebdomadaire. Ils peuvent développer des projets journalistiques et éditoriaux, communs, à l'image de « *Femme à abattre* » du collectif Youpress. Certains développent des événements (expositions photos) ou des démarches à la marge du journalisme, comme de l'éducation aux médias (EMI), du journalisme en résidence. Pour bénéficier de ce cadre et des moyens, chacun verse une contribution mensuelle, qui peut être modulée selon le niveau de revenus, souvent moins élevée pour les plus jeunes. L'accès à ces groupes, jamais très nombreux - la plupart se fixent un maximum d'une vingtaine - relève de la cooptation. Leur attractivité est nourrie par l'appétence des jeunes pour ce fonctionnement, à commencer par la collaboration sur un dossier, un reportage, une publication... Certains sont localisés, à l'image de « Sources », dans la métropole lyonnaise, d'autres sont dispersés, y compris hors de France, comme Youpress.

[Encadré : Collectifs de journalistes]

La notion de « collectifs » est floue, correspondant à une démarche de volontariat et d'engagement. Certains sont presque des agences d'information, d'autres se revendiquent comme association. L'important réside dans les logiques d'action en commun. Nombreux sont ceux qui sont circonstanciels liés à des contextes et des moments particuliers. Cependant un large éventail relève de démarches plus permanentes, avec une volonté de définir un cadre et des objectifs précis. Soit, une ébauche de typologie :

Collectifs d'entraide : tous ont cette ambition, certains limitent leur objet à ce rôle pouvant s'adresser à de nombreux journalistes. Ils sont une ressource largement partagée pour les jeunes précaires, à l'image du « groupe Facebook » des CDD de Face Télévision » qui a 1600 abonnés ou encore du « Forum piges » avec 1100 personnes inscrite dans sa liste de discussion.

Collectifs de défense, représentation, expression des revendications de catégories particulières à commencer par les femmes : Tu piges, Collectif W, Prenons la Une, Collectifs des jeunes femmes pigistes de Midi-Pyrénées, etc. ; le statut : les pigistes comme les Plumés d'InfoPro, Forum piges ; l'identité culturelle : l'AJAR.

Collectifs visant au développement de projets journalistiques communs : We report, Sillages.

« Proto-rédaction » partageant locaux (ou se retrouvant dans des lieux de coworking), moyens, réflexions sur la profession et projets éditoriaux, valorisation des productions des membres, avec mode d'accès formalisé et effectif limité : Antidotes, Argos, Au-dessus de la rumeur, Extra muros, Hors cadre, La fourmilière, La Friche, Les incorrigibles, Le terrier, Longshot, Presse-papiers, Solvo, Sources, Splann ! Tu piges, Youpress.

Difficile de se projeter :

Sans parler de déroulement de toute une carrière, comment les jeunes journalistes se projettent-ils, ne serait-ce qu'à quelques années ? Dans leur très grande majorité, ils ont beaucoup de mal à s'imaginer ne serait-ce, qu'à plus d'un an ou deux, au regard de l'incertitude qui domine à leurs yeux, leur situation personnelle ou le contexte plus général. « *J'ai beaucoup de mal, depuis quelques temps à me projeter, ne serait-ce qu'à quelques mois... c'est un marqueur générationnel...* ». « *Je ne me projette pas à 5 ans. J'aime mon métier, mais je suis incapable de me projeter* ». « *Je suis quasiment sûre que je ne ferai pas ce travail toute ma vie* ».

Pour certains l'interrogation principale concerne leur incapacité ou la très grande difficulté à imaginer « tenir », face à la charge de travail : trop d'amplitudes horaires, trop de week-end et jours de fêtes à assurer, trop de choses à faire simultanément : la galère dans la durée. Cette incapacité sera d'autant plus grande, que leur corps ou leur psychisme ont déjà parlé, avec des alertes qui ont pu conduire à des arrêts de travail. Sans aller jusque-là, il est question de « *fatigue extrême* » de « *sentiment d'épuisement* ». « *Je ne me vois pas faire ça encore longtemps. C'est trop, « Trop »* ».

La perte de sens constitue le second grand motif de cette difficulté à se projeter. « *Le monde du journalisme me rend triste de défaitiste* ». « *Je ne me sens pas assez utile en tant que journaliste* ». D'aucuns évoquent à cet égard un désintérêt pour le travail qu'ils accomplissent : « *Dans 5 ans, je me vois mal continuer à faire du batonnage, bête et méchant* ». D'autant que quelques-uns peuvent avoir l'impression de s'être « *trop spécialisés* », avoir choisi à tort un média, avec « *l'impression d'être coincée* ».

Et puis, revient lancinante la question du marché de l'emploi, et au-delà de l'avenir du secteur dans lequel ils travaillent, singulièrement en presse régionale. Ils ont du mal à percevoir ce que les entreprises, les hiérarchies, voire les générations déjà en place attendent d'eux. Sont-elles disposées à leur laisser vraiment une place, autre que celle de bouche-trou ou d'emploi dont personne ne veut. L'incertitude est telle, qu'une pigiste, à la compétence reconnue dans son domaine, dit renoncer à l'investigation, l'enquête au long cours, au risque de ne jamais pouvoir la mener à son terme, faute d'avoir encore un commanditaire, en position de la publier et la rémunérer.

Se reconvertir ?

Dans ces conditions, il est assez logique que se pose le sujet d'une possible reconversion. « *Je n'ai aucune idée de ce que je ferai demain... hors des médias probablement* ». L'enquête sur les journalistes qui ont quitté la profession (« Hier journalistes – Ils ont quitté la profession ») avait mis en lumière la part très importante des jeunes journalistes parmi ceux-ci (cf. article Alter Eco). Ce qui est frappant, c'est que le thème revienne aussi souvent, y compris chez ceux qui paraissent avoir un beau parcours. Un trait propre aux jeunes journalistes en activité serait que le sujet soit présenté sans émotion particulière, sans dramatisation. Il y a là un contraste de taille, avec la tonalité des propos de ceux de générations plus âgées, qui ont quitté. « *J'ai pris la décision de commencer à postuler en dehors du journalisme* ». « *Je ne suis pas pressée, mais ma décision semble prise* ». Cette question sur une possible reconversion peut se trouver ravivée chaque année, au moment de l'été, avec « *(les) nombreux amis pigistes qui décident d'arrêter la radio, le journalisme, de quitter les rédactions... celles et ceux avec le plus de réflexion et de recul sur le métier* ». Cependant, au regard de certains, ce sont vraiment les traitements réservés aux jeunes qui conduiraient ou hâteraient ces départs : « *... le nombre de jeunes qui arrêtent le métier par fatigue, colère ou manque d'argent... le nombre de jeunes fatigués, proches du burn-out...* ».

Il pourrait bien y avoir là une confirmation du sentiment, que ces jeunes, qui ont pour la majorité des parcours de formation supérieure, longs, pensent bénéficier d'un « capital de compétence » intellectuelle, validé par des diplômes universitaires, voire de grandes écoles. C'est ce capital que plusieurs présentent comme la clé d'une reconversion facilitée. Quelques-uns, rares il est vrai, disent s'être informés sur les possibilités de reconversion, au préalable de leur entrée en école de journalisme.

Ceux qui s'en vont...

40% des nouveaux détenteurs de la carte de presse ont donc quitté la profession au bout de sept ans, selon les chiffres de Samuel Bouron pour l'Observatoire des métiers de la presse. Ils représentaient près de la moitié des répondants à l'enquête sur les journalistes qui quittent la profession, sachant que les jeunes femmes étaient les plus nombreuses. Il est donc frappant qu'au regard de leurs aînés qui ont fait un choix similaire, ils présentent celui-ci dans des termes plus détachés, avec moins d'émotion, le rattachant au devenir de leur génération. C'est ce qu'ils ont sans cesse entendu, tout au long de leur scolarité : ils devront changer plusieurs fois de métier dans leur vie, comme le rappelle Salomé Saqué dans « *Sois jeune et tais-toi* », avec son regard de jeune journaliste.

Décalage au regard de leurs attentes :

Les cursus prestigieux et les parcours scolaires, excellents, n'empêchent pas les départs de la profession et les reconversions. Au contraire, à l'écoute de leurs motifs de reconversion, il est possible de penser, qu'ils sont d'autant plus exigeants, qu'ils ont fait un très bon parcours dans le secondaire, ont obtenu les meilleures mentions au bac, puis à l'université ou dans un IEP, parfois les classes prépas. Ils ont pu ainsi, pour une part d'entre eux, accéder aux formations au journalisme, reconnues, parfois les plus prestigieuses. Tout cela a souvent coûté très cher à leurs familles, lorsqu'ils ne doivent pas rembourser des années des prêts étudiants. Et, ils n'ont rien obtenu à la mesure de leurs attentes, qu'il s'agisse du contenu de leur activité, de l'intérêt de l'information, qu'ils ont eu à traiter. En presse écrite et numérique le travail en desk et à la pige leur ont été attribué d'office, alors qu'en radio et télévision, il leur revient des postes de reporters, sans marge d'autonomie, cantonnés aux micros-trottoirs. A cela se surajoutent des conditions matérielles tout aussi décalées : à peine, voire pas toujours le SMIC et la précarité. Décidément, rien n'allait et la profession ne les méritait pas.

Plus fragiles parce qu'issus de « milieux modestes » :

Deux facteurs se combinent souvent dans le choix de quitter le journalisme : origines sociales « populaires » ou « modestes » et précarité. Ils s'étaient orientés vers ce métier qui les attirait, parce qu'ils pouvaient bénéficier de bourses. Certains avaient privilégié les formations dites « gratuites », à

l'université. La perspective de l'alternance leur garantissait à la fois un minimum de revenus et un accès concret au travail de journalistes. Très souvent, aussi bien en formation, qu'auprès de leurs confrères en rédaction, ils ont ressenti un fort sentiment d'illégitimité : « Je ne me suis jamais senti à ma place ». L'alternance leur a permis, cependant, d'accéder à la profession, mais les choses ont tourné court, faute d'avoir trouvé rapidement un emploi suffisamment stable. Les piges trop rares, les CDD trop espacés les ont immédiatement confrontés à la galère, faute de soutiens familiaux. Le problème était encore renforcé en région parisienne, où les coûts de logements sont disproportionnés au regard de revenus, faibles et irréguliers.

Leurs débuts dans la profession aux termes de l'alternance les ont conforté dans l'idée de l'impasse dans laquelle les entreprises ont fait évoluer celle-ci. A leurs yeux, les rédactions ont profité d'eux, pour occuper des postes de salariés, sans que soient aménagés des emplois pour eux, dans l'attente d'une CDisation. A cela s'est ajouté pour certains l'épuisement auquel les plus grandes entreprises, y compris de l'audiovisuel public, ont pu les pousser, avec la multiplication de nouveaux obstacles sélectifs, à l'image du planning de Radio France. Toujours plus de sélection, pour un accès à des emplois encore précaires, très mobiles, des années durant...

Capital éducatif :

Ceux qui font le choix de la reconversion n'étaient pas les moins diplômés, au contraire. Ils avaient, selon leurs termes, un « *capital de compétence* » ... pour faire autre chose. Au risque d'un paradoxe, il est possible d'avancer l'hypothèse d'une facilitation voire d'une incitation à quitter le journalisme, liées à l'excellence de leur cursus. C'est notamment frappant chez ceux qui multiplient les comparaisons entre leurs parcours dans le journalisme, avec ceux de leurs anciens condisciples de ces filières, qu'il s'agisse des khâgneux, ou diplômés de grandes écoles. Ces derniers auraient selon leurs dires de bien meilleurs salaires, que leur « *niveau SCMIC* », de même qu'ils sont mieux accueillis, mieux considérés, mieux valorisés, par les entreprises qui les emploient, en même temps que les premières promotions viennent beaucoup plus rapidement. Ils étaient conscients de leur employabilité liée à leurs diplômes. Cela s'est vu confirmé en trouvant rapidement des débouchés dans l'enseignement, la communication, le consulting ou encore le numérique. De la même manière, la proximité temporelle de leurs années de formation a permis à certains de retourner à l'université pour préparer un CAPES, s'engager dans une thèse, etc.

Trop mal traités.

Le désenchantement, la perte de sens, le contenu de leur production, les conditions de travail, la fatigue, parfois jusqu'au burn-out figurent bien sûr, à un niveau exacerbé, dans les explications données à leur départ de la profession. Une dimension est davantage présente, leur rejet des discriminations, qu'elles aient concerné le genre, et surtout l'âge. Ceux qui ont quitté sont ceux qui expriment, avec le plus de virulence, le sentiment d'avoir été maltraités « *parce que jeunes* ». Ils sont convaincus que c'était parce qu'ils étaient jeunes, que se seraient accumulés un ensemble de traitements, d'attitudes, de paroles les concernant, qui les a dégoûtés, blessés, stigmatisés, voire épuisés. Plusieurs en ont été, là encore, malades. Certains, à commencer par ceux qui ont vécu surtout la précarité, n'hésitent pas à dire, qu'ils ont eu le sentiment, d'avoir été des « *journalistes de second rang* ». Dans la description, de ce qui était trop, rien ne les a distingués, concernant les hiérarchies ou le vécu en rédaction. Certains avaient tenté la pige choisie, mais sans arriver à en vivre. C'est comme s'il s'agissait d'une question de degré. Il y a eu une forme de « trop ». C'était trop et ils ont franchi le pas.

Où vont-ils ?

La plupart ont longuement hésité et préparé leur reconversion. Quelques-uns ont pris cette décision, plus brutalement, confrontés à une situation devenue intenable, parfois soudaine, tel qu'un burn-out sévère ou un syndrome de stress post traumatique. Vers quelles professions se sont-ils tournés ? Y a-t-il des tendances ou s'agit-il d'un processus complètement aléatoire ? De fait l'éventail est assez large, cependant trois secteurs dominent largement : l'enseignement et la communication, suivis du numérique.

L'enquête sur les journalistes qui quittent la profession fait nettement apparaître la filière de l'enseignement comme dominant les reconversions. Le plus souvent, les anciens journalistes enseignent dans le primaire et le secondaire, très rarement dans le supérieur. Pour la plupart il s'agit d'un effet direct des cursus suivis en amont des écoles de journalisme, soit la littérature, les langues, les sciences sociales ou l'histoire-géographie. « *... reconversion professionnelle, pour être professeur d'histoire-géographie. En fait, j'ai fait ma licence d'histoire.* ». Vient ensuite, le sentiment d'exercer à nouveau une profession utile, de transmission, au service des gens. D'aucuns développent d'ailleurs l'idée d'une parenté entre le journalisme et l'enseignement. Il est notable que l'EMI (Education aux Médias et à l'Information), qui se répand chez les journalistes à

la pige et dans les collectifs de journalistes, pourrait bien constituer une passerelle, révélant une vocation tout en et facilitant le passage entre l'un et l'autre. Licences, masters n'ont pas toujours suffi pour une entrée directe dans le nouveau métier, d'où un retour en formation. « ... *une reprise d'étude en master MEEF 2nd degré à XXX qui me préparera au CAPES* ».

Traditionnellement la communication est considérée comme le débouché des journalistes, autour de la quarantaine. De fait, elle se place comme l'une des voies importantes pour les jeunes journalistes. Cependant chez eux, plus que pour leurs aînés, il n'est pratiquement jamais question de fonctions de conseillers en communication auprès d'une personnalité, d'un élu, etc. Pas plus qu'il n'est question d'attachés de presse. Ils sont le plus souvent dans un travail de production de contenu, sur des supports contemporains, à commencer par des sites web, voire des réseaux sociaux, qu'il s'agisse, de textes, de datas, de vidéos, etc. Ces entreprises de communication peuvent être des pure players à la marge de l'information. Il peut s'agir aussi d'ONG, dans lesquelles ils disent retrouver les notions d'utilité et de service des gens. Ils emploient, dans ce contexte différent, les savoir-faire acquis en école de journalisme, puis en activité : mêmes gestes, mêmes outils, etc. Pour autant aucun ne cultive la confusion. Ils savent qu'ils ont quitté le métier, objet de leur passion, leur vocation.

Très spécifique aux jeunes journalistes, une troisième filière se dessine, celle du numérique. Cela peut paraître paradoxal, au regard de ceux qui disent avoir souffert d'une assignation au web, d'autant plus qu'ils n'avaient pas de formation initiale à ce domaine. Ils ont découvert et appris à travailler sur celui-ci, en école de journalisme, puis en rédaction. Ils occupent désormais des emplois, le plus souvent dans des entreprises travaillant pour ou avec les médias. Ils avaient déjà collaboré, avec celles-ci, étant journalistes. Revient le plus fréquemment le développement, la data, la data visualisation, etc. Il n'y a pas de valorisation excessive à propos du secteur. Il n'est plus question de vocation, mais d'horaires, des salaires convenables, ainsi qu'une certaine considération, eu égard aux rapports aux hiérarchies et ambiances qu'ils ont connu dans les rédactions.

Le marketing est une quatrième option, un peu moins fréquente dans cette enquête. Elle relève d'une dynamique assez comparable, à celle du numérique, plutôt réservée aux diplômés de sciences sociales ou d'économie. Ceux qui optent pour ces métiers les avaient expérimentés lors de leur passage en

rédaction dans des activités, où s'entrecroisaient la connaissance du lectorat apportée par le marketing et le développement d'angles, de sujets, de mode de récits nourris de cette connaissance. Là encore, il n'est pas rare que ce soient d'anciens interlocuteurs de services marketing ou de cabinets d'études qui aient suggéré cette opportunité à ceux qui n'arrivaient plus à se projeter dans le journalisme.

Ces quatre voies principales n'épuisent pas la diversité des parcours, sachant que trois schémas complémentaires peuvent se présenter. Le premier est celui de hobbies ou professions auxquelles ils avaient renoncé au profit du journalisme, souvent dans le domaine de l'art, comme l'amour de l'écriture. Le second découle d'un domaine de spécialisation qu'ils ont pu développer dans le journalisme, à l'image de la justice et des faits divers qui ont conduit aux concours de la magistrature, de la pénitencière ou de la police. Et puis il y a le « monde d'après », avec « le bio », que ce soit pour le cuisiner, en faire commerce ou le cultiver en maraîchage ; ou encore « la matière », au sens de travailler sur le bois, le métal, etc. L'inventaire n'est pas exhaustif comme l'illustrent bien nombre d'articles consacrés à ces départs.

Tout en laissant parfois la porte ouverte :

Quitter le journalisme alors que l'on n'a pas encore 30 ans, c'est aussi laisser les options ouvertes, à commencer pour celle d'un retour possible. Quelques cas montrent d'ailleurs des allers et retours entre le journalisme et l'enseignement ou le journalisme et la communication. Et puis il y a ceux qui provisoirement ou dans la durée, restent, comme à cheval, entre plusieurs secteurs : une start-up de la communication, productrice de contenus, et des piges régulières pour un magazine culturel, par exemple.

Conclusion : le doute :

Au terme de l'enquête et d'autant d'échanges avec ces très jeunes journalistes, une tonalité s'impose, celle du doute. Il est comme un arrière-plan des expériences de chacun. « *J'ai toujours beaucoup de doutes, sur ce que fais, sur ce que je dois faire* ». Il est pratiquement présent chez tous. Il s'exprime avec plus ou moins de force et d'intensité, selon leur âge, leur caractère, les circonstances de leur entrée dans la profession, leur statut et les rédactions dans lesquelles ils évoluent ou pour lesquelles ils travaillent. Il ne porte pas toujours sur les mêmes sujets. Le doute a trait le plus souvent sur ce qu'ils font, à ce qu'ils visent, se concrétisant dans cette impossibilité de se projeter.

Ailleurs :

Il y a bien une idée qui transparait de ces difficiles projections, celle d'un ailleurs. Un ailleurs qui pourrait être une des clés de lecture du doute de cette génération. L'ailleurs est donc pour un nombre important d'entre eux, hors de la profession. L'ailleurs est souvent aussi le lieu : Venir à Paris, synonyme de média national ; quitter Paris, comme conditions de vie et de travail ; partir dans un autre pays plus riche en information. L'ailleurs peut être le contenu de l'activité : le terrain, l'investigation, un domaine de spécialisation, des formats longs (reportages, documentaires, podcasts, livres). L'ailleurs peut-être le changement de statut : devenir indépendant – la « pige choisie » -, rejoindre un collectif. L'ailleurs est aussi souvent un autre média, une autre entreprise : un média indépendant, une télévision, alors que l'on est en PHR. Certains de ces ailleurs sont déjà engagés, en préparation. D'autres restent abstraits et hypothétiques. L'important n'est-il pas ce que cet ailleurs, dit de doutes à l'égard de l'expérience immédiate du métier et de son ressenti ?

Face à la défiance :

Le doute n'est pas sans liens pour eux avec la question de la défiance vis-à-vis de l'information. Une défiance, à l'égard de laquelle ils manifestent une hypersensibilité. Le doute sur ce que font les jeunes journalistes, pourrait bien se manifester, dans une ambivalence à l'égard des critiques de la société à propos des médias et des journalistes et donc de la profession et de leur travail. « *Les gens sont très en attentes de nous et on n'est pas toujours à la hauteur...* ». « *... les journalistes ont fait beaucoup de conneries, ces dernières années* ».

D'aucuns disent partager ces critiques face aux faiblesses d'un système d'information dominé par l'information en continu, le décalage entre les sujets d'actualité privilégiés et ce qui est « *important pour les gens* ». « *Je partage une partie des critiques des gens qui expriment de la défiance* ». « *Je reste convaincu par « Les nouveaux chiens de garde* ». « *Cette défiance n'est pas sans fondement : la concentration de la presse, les autres défaillances du traitement de l'information par les médias mainstream* ».

Tous ressentent la défiance, sous la forme d'un climat général, « ... *cette défiance, c'est global. C'est pesant* », « ... *on est tellement habitués aux micro-agressions quotidiennes vis-à-vis du métier de journaliste* ». Ils ont l'impression, qu'années après années, les choses n'ont cessé de se dégrader. Au point que cela s'infiltrer, y compris, dans les relations interpersonnelles, la vie privée des uns et des autres, les repas familiaux, les discussions entre amis : « *Mes copains, ils m'appellent journalope, à longueur de journée. J'en rigole, mais en fait, c'est pas drôle* ». « ... *dans ma famille élargie, je reçois pas mal de railleries : journalope, merdia, etc. il faut sans cesse se justifier de faire ce métier... Il y a un vrai mépris* ».

Les réseaux sociaux sont des espaces de cristallisation de la défiance, avec un retour immédiat à l'égard de leur travail : « *Il y a un retour de commentaire des lecteurs, qui est direct* ». Et, c'est souvent brutal : « *Le problème sur les réseaux sociaux, c'est un concentré de toute la négativité, de gens aigris... C'est un peu dure tous les jours d'être exposé, à cette négativité.* ». Les jeunes journalistes sont les premiers exposés à cette « négativité », qui les affecte, les blesse, puisque leurs rédactions leur assignent ce rôle d'assurer la présence sur ces espaces de visibilité et d'interaction avec le public. « ... *une détestation des journalistes eux-mêmes... Il m'est arrivé de me faire insulter sur Twitter, des commentaires agressifs sur Twitter* ». Dans certaines circonstances, les réseaux sociaux sont des terrains de harcèlement : « *J'ai été harcelée par une élue. Après un article. Elle est partie dans une campagne de harcèlement... Elle a lancé à mes troussees un groupe de hooligans sur les réseaux sociaux... plein de gens... me contactaient pour m'insulter* ».

La défiance s'exprime surtout sur le terrain au jour le jour, pour ceux qui ont accès à celui-ci, avec un climat de réticence, voire d'hostilité, - « *On est tellement détestés* » - notamment lors de la couverture de faits divers. « ... *quand on va sur un fait divers, les gens nous regardent un peu comme des rapaces. Comme si on ne devrait pas être là* ». « (Sur un fait divers) *c'est : qu'est-ce que vous voulez ?*

Cassez-vous ! Je ne veux pas vous parler ». Un symbole de cette suspicion est la demande récurrente de relecture. *« je veux bien répondre, mais je veux relire mes propos ».*

Un cran plus haut, il y a ce profond malaise, cette amertume, pour ceux qui ont couvert les mouvements sociaux, à commencer par celui des Gilets jaunes, avec les rebuffades, les insultes, parfois les coups. *« Je fais aujourd'hui l'un des métiers les plus haïs de France. Sur le terrain, je suis parfois chahuté... pendant le mouvement des Gilets jaunes, ... sans commune mesure, avec ce que j'ai subi durant le mouvement anti-vax, avec des attaques verbales, des intimidations, bousculades et une agression physique ».* Sans compter ce cas d'agression, déjà évoquée, au sein d'une rédaction locale, avec la menace de faire *« un Charlie Hebdo »*, et l'inquiétude latente qui reste dans l'inconscient. *« ... quand je suis en rédaction, je ne peux m'empêcher, à chaque fois de me dire : il y a quelqu'un qui peut venir faire un attentat. C'est hyper facile. C'est horrible ce que je dis... Je ne m'étais pas rendue compte, à quel point, Charlie hebdo, m'avait marquée... On est tous traumatisé par ça ».*

Dans le doute, enfin, il y a la défiance, mais peut-être, pire, la passivité du public à l'égard d'informations obtenues avec prise de risque, révélant des situations insoutenables, de guerre, de tortures, de souffrances, etc. qui conduit au découragement. Ce qu'un ancien JRI, ayant traité aussi bien la guerre civile syrienne, que les attentats du Bataclan, finit par résumer par un *« A quoi bon ? ».*

Annexe 1 : Méthodologie de l'enquête.

L'enquête repose sur les témoignages de 103 journalistes ayant au plus de 30 ans.

La méthodologie est qualitative. Elle croise trois types d'entretiens : La plupart sont des entretiens individuels, soit face à face, soit sous forme d'échanges prolongés de mails. Une dizaine de témoignages ont eu lieu dans le cadre de deux entretiens de groupe. L'enquête s'est déroulée sur la période 2021 – 2023, avec actualisation de la situation pour les plus anciens.

Chaque journaliste a répondu à des appels à candidature via Twitter, Facebook et LinkedIn. Les très nombreuses réponses ont permis de s'assurer de la diversité des parcours de formation, des médias et des emplois de ceux-ci. Une surreprésentation des femmes s'est imposée.

Chaque entretien, semi directif, s'appuyait sur un guide de questions ouvertes, partant d'une description de leur activité actuelle, puis de leurs motivations initiales, jusqu'aux projections à 5 et 10 ans, en passant par les origines familiales, la formation, les différents emplois, les questions rencontrées vis-à-vis de la vie personnelle, le rapport à la société, les éventuelles discriminations, le recours à des démarches collectives, les représentations du rôle et des valeurs du journalisme.

Annexe 2 : Sources et documentation :

Aralynn Abare Mc Mane : « Vers un profil du journalisme « occidental » - analyse empirique et comparative des gens de presse, en France, au Royaume Uni, en Allemagne et aux Etats Unis ». *Réseaux* n°51. CNET, 1992.

Florence Aubenas : « *Le quai de Ouistreham* », Points récit.

Samuel Bouron et al : « Une insertion et des parcours professionnels bouleversés depuis 2000 ». IFP-Carism, 2017

CEJ : « *Etats généraux de la formation et de l'emploi des jeunes journalistes - Repenser le métier pour le monde à venir* ». 4 octobre 2022.

Jean-Marie Charon et Jacqueline Papet (sous la direction de) : « *Le journalisme en questions – Former pour innover* », L'Harmattan – Ina éditions, 2015.

Jean-Marie Charon et Arnaud Mercier (sous la direction de) : « *Les Gilets jaunes – un défi journalistique* », Editions Panthéon – Assas, 2022.

Jean-Marie Charon et Adénora Pigeolat : « *Hier journalistes – Ils ont quitté la profession* ». Entremises Editions, 2021.

CNMJ : « *Journalisme rêvé, journalisme enseigné, journalisme pratiqué* ». CNMJ, 2022.

Amandine Degand : « *Le journalisme fait-il encore rêver ?* », Conférence Nationale des Métiers du journalisme, 5 mai 2022.

LAure Delaubert : « *A bout de force* », Témoignage City,

Géraud Lafarge : « *Les diplômés du journalisme – Sociologie générale de destins singuliers* ». PUR, 2019.

Florence Le Cam, Manon Libert, Lise Menalque : « *Être femme et journaliste en Belgique francophone* ». AJP. 14 décembre 2018.

Denis Ruellan, Dominique Marchetti (CRAP) : « *Devenir journalistes – sociologie de l'entrée sur le marché du travail* ». La Documentation Française. 2001

Denis Ruellan : « *Le professionnalisme du flou* », PUG, 1993.

Salomé Saqué : « *Sois jeune et tais-toi – Réponse à ceux qui critiquent la jeunesse* ». Payot, 2022.

Olivier Standaert : « *Le journalisme flexible – Insertion professionnelle et marché du travail des jeunes journalistes de Belgique* ». Peter Lang, 2007

Documentaire :

Julien Meunier et Sébastien Magnier : « En formation ». 2021

Sites :

Observatoire des métiers de la presse : metiers-presse.org

Conférence des Ecoles de Journalisme : cej.education

Conférence Nationale des Métiers du Journalisme : cnmj.org